

LITTÉRATURE  
Nos choix pour l'été  
Pages F 3 et F 5ESSAI  
La crise, selon Vladimir Pozner  
Page F 8LECTURES  
d'été

NEWS.COM

## Faire revivre la mémoire des Territoires

Dans *Uashat*, Gérard Bouchard explore un épisode de l'histoire tragique des Amérindiens du Québec

CAROLINE MONTPETIT

C'est un autre épisode de l'histoire tragique des Amérindiens du Québec. Des bribes d'histoire transcrites sur papier avant qu'ils ne disparaissent à jamais de notre mémoire collective. *Uashat*, le dernier roman de Gérard Bouchard, qui paraît ces jours-ci chez Borel, a le mérite de mettre sous les projecteurs un aspect méconnu de l'histoire du Québec.

Le roman se déroule à Uashat, réserve innue adjacente à Sept-Îles, au milieu des années 50, alors que l'administration de cette ville et sa Chambre de commerce veulent déplacer la réserve et ses habitants plus loin, à Malioténam. Un étudiant de Lévis, Florent, se trouve mandaté par son professeur pour effectuer une recherche sur les liens de parenté entre les habitants de la réserve. Uné fois rendu sur les lieux, il découvre le plan de déménagement adopté par la Ville de Sept-Îles. Il prend aussi connaissance du drame que vivent les habitants de cette réserve, rongés par l'alcoolisme, qui perdent peu à peu leurs valeurs, qui sont déchirés entre ceux souhaitant le déménagement à Malioténam et ceux désirant demeurer à Uashat, ceux habitant les tentes et ceux habitant les maisons. Or Florent ressemble beaucoup à Gérard Bouchard, confesse l'auteur en entrevue.

Comme son personnage principal, Gérard Bouchard, qui est aussi, on le sait, historien et sociologue, admet qu'il s'est intéressé aux Amérindiens du Québec sur le tard. Après, en fait, avoir publié son essai *Genèse des nations et cultures du Nouveau-Monde*, qui l'a mené à se pencher sur l'histoire des nations sud-américaines ou sur les cas de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, et à mesurer comment les nouvelles nations avaient du mal à intégrer les autochtones dans un tout «homogène».

Il a aussi lu *Les Récits de Mathieu Mestokosho*, transcrits et publiés par l'anthropologue Serge Bouchard, un puissant témoignage de la vie avant les Blancs, dans le Grand Nord du Québec. Pour Gérard Bouchard, c'est une révélation. Ce territoire, qu'il voyait jusque-là comme une immensité

vide, se charge d'histoire, de légendes, de vie. Nous voici donc autour de 1995, alors que l'universitaire, qui avait pourtant longtemps vécu non loin de la réserve montagnaise de Pointe-Bleue, aujourd'hui Mashteuash, part à la rencontre des Amérindiens du Québec.

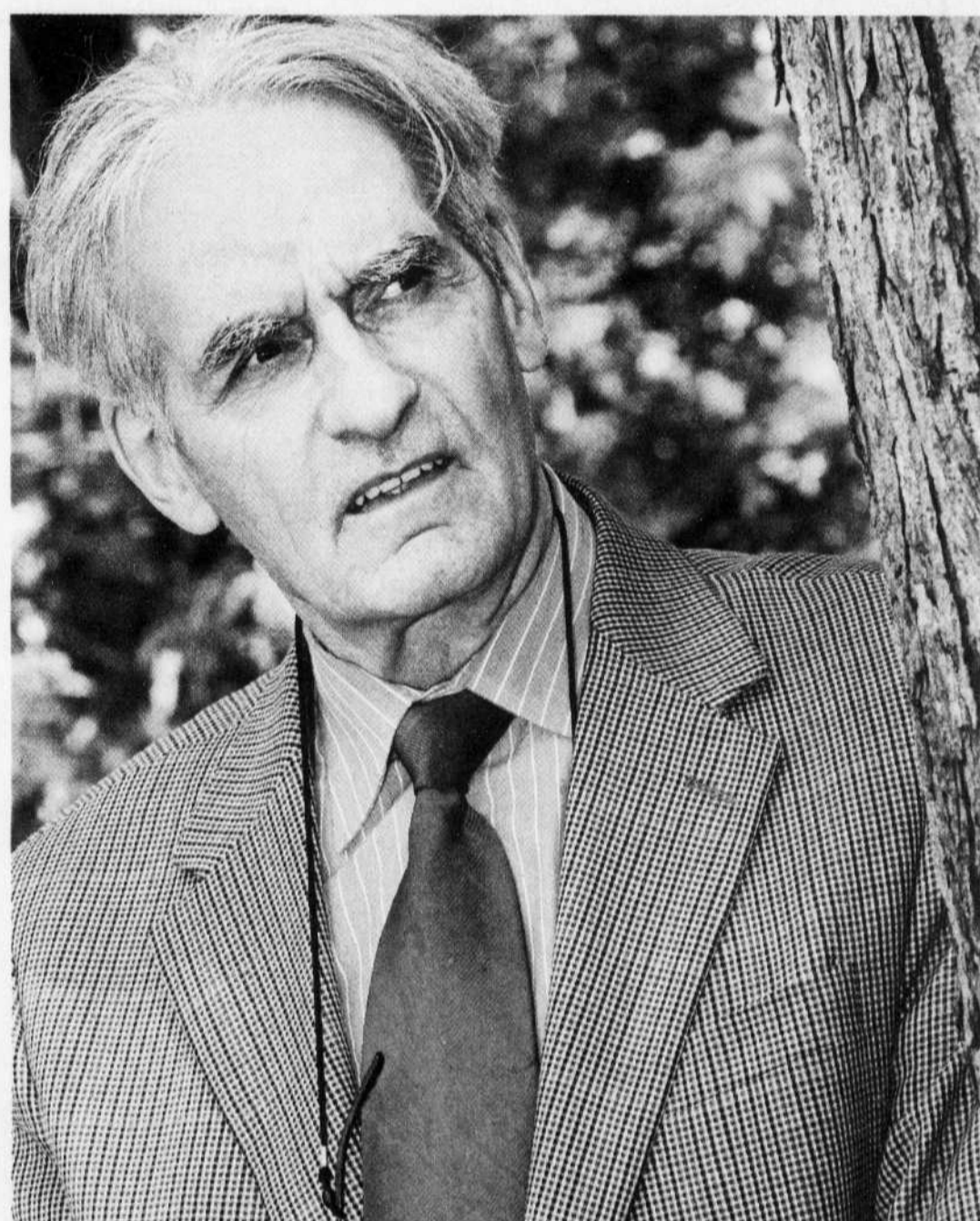
Il se lance alors dans un projet de recherche sur les effets de l'industrialisation sur le mode de vie des Indiens. Il entreprend du même souffle une série d'entrevues avec des habitants des réserves innues du Québec, dont plusieurs aînés, qui lui racontent leurs souvenirs d'autrefois.

Ces entrevues ont largement alimenté le roman *Uashat*, où on retrouve notamment le personnage de Grand-Père, l'Innu qui héberge Florent, et qui raconte, comme bien d'autres anciens de la réserve, la vie dans les Territoires, où les conditions de vie étaient parfois terribles, où la mort était toute proche, mais où les Amérindiens jouissaient d'une liberté absolue. Dans la bouche de ce Grand-Père, qui n'en est pas vraiment un, on trouvera de savoureuses anecdotes tirées de l'observation des animaux, le fait par exemple que l'ours camoufle fort habilement les traces qui indiqueraient l'endroit de la tanière où il passe l'hiver, ou la légende selon laquelle les Amérindiens ont inventé la raquette après avoir longuement observé l'empreinte des perdris sur la neige.

Gérard Bouchard se souvient avec beaucoup d'émotion des témoignages que les anciens lui ont livrés sur leur vie dans les Territoires d'autrefois. «Pour eux, le mot territoire est écrit en lettres majuscules.» Un ancien demande à être coiffé avant d'entamer son témoignage, une autre procède à un rituel spirituel avant d'aborder le sujet. C'est à la fois «beau et tragique», dit-il, ajoutant que ces anciens, qui communiquent difficilement avec leur entourage à cause de la barrière de la langue, ne semblent avoir «rien derrière et rien

VOIR PAGE F 2: BOUCHARD

Lire aussi notre critique en page F 6



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Comme le personnage principal de son nouveau roman, *Uashat*, Gérard Bouchard, qui est aussi historien et sociologue, admet qu'il s'est intéressé sur le tard aux Amérindiens du Québec.ici et là  
Stéphanie Kaufmann

www.instantmeme.com

Tout est raffinement et élégance dans ce recueil...  
Suzanne Giguère  
Le Devoir

L'instant même

Récits, 110 pages, 18 \$

ici et là



# LECTURES D'ÉTÉ

EN APARTÉ

## Les sommets d'un lièvre

**C**laude Lanzmann, le journaliste, le réalisateur de *Shoah*, l'ancien amant de Simone de Beauvoir, l'ami de Sartre, l'animateur des *Temps Modernes*, vient de publier ses mémoires, un gros livre de près de 600 pages intitulé *Le Lièvre de Patagonie* (Gallimard), un ouvrage à l'écriture somptueuse, admirable à plusieurs égards, malgré quelques excès épiques.



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Première surprise: *Le Lièvre de Patagonie* a été dicté. C'est ce qu'affirme du moins son auteur, né en 1925, en remerciant ceux qui ont suppléé à ses carences à l'ère de l'ordinateur. Combien de temps a-t-il passé ensuite à réécrire le tout? Le livre ne le dit pas. Toujours est-il que *Le Lièvre de Patagonie* soutient à chaque page le fait indéniable qu'on a affaire ici à un homme d'action doublé d'un véritable écrivain.

Ce ne sont pas tout à fait des mémoires classiques. Le va-et-vient à travers les époques s'écarte volontiers de la chronologie. Tout débute par un vibrant plaidoyer contre la peine de mort, qui établit les fondements politiques humanistes de Lanzmann. Plutôt à gauche, mais ne détestant pas la chasse aux sangliers et l'univers qu'annoncent les grands domaines de ses puissants amis — les Lazareff ou les Rothschild — il exerce une gauche plus radicale, celle incarnée par un Noam Chomsky, d'ailleurs pris à parti dans le livre de façon fort caricaturale. Un opportuniste, genre Philippe Sollers, semble plus facilement obtenir sa considération.

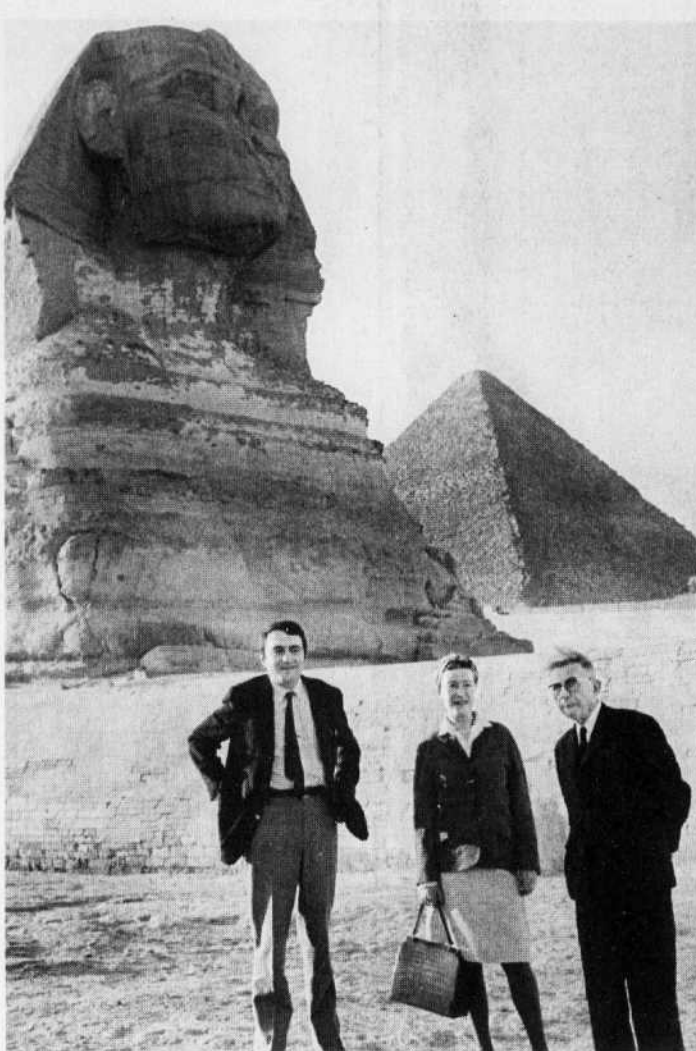
On devine Lanzmann en équilibre sur le fil d'une pensée sociopolitique mise à rude épreuve par une suite de pendus, de guillotins, de fusillés

et de torturés qui pèsent sur sa vie, faite d'une suite de combats. Lanzmann a connu, plus souvent qu'à son tour, le malheur, durant la guerre surtout, lorsqu'il a participé à des opérations risquées conduites par la Résistance. Arme ou plume à la main, on conçoit aisément que la vie chez cet homme fut toujours enlevante.

Mais faut-il toujours le croire? Il a voulu lui-même avoir inventé, sur la base de recherches poussées, il est vrai, le premier grand reportage français consacré à la fuite du dalaï-lama... Rédige-t-il toujours de semblables récits, documentés mais bien peu documentaires? On peut bien sûr le croire.

Le voici un jour en Corée du Nord, accompagnant la première mission occidentale qui visite le pays de Kim Il-sung. L'infirmière qui le soigne l'abas pendant quelques jours — il ne cesse, sa vie durant, de connaître des revers de santé — suscite une passion éphémère qui le conduit à une course rocambolesque dans Pyongyang, la capitale, déjouant les pièges des cerbères du régime. Lanzmann exagère-t-il? On le croit bien vite, mais à la fin, emporté par une preuve inattendue, le lecteur se dit que non.

Bien sûr, il parle beaucoup de Simone de Beauvoir, aux côtés de qui il mena une vie quasi maritale pendant sept ans, continuant de la voir ensuite, jusqu'à sa mort. De Beauvoir, raconte-t-il, était une femme très raisonnable, mais son double, le Castor, était encore plus fou que lui! Les récits de leurs aventures dans des sentiers de haute montagne donnent déjà une assez bonne idée du degré d'inconscience de ces deux êtres qui



Claude Lanzmann, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre, lors d'une visite des pyramides, le 4 mars 1967.

se voulaient pourtant, chacun à sa manière, des consciences vivantes de leur époque.

Lanzmann procède par bonds, un peu comme ces lièvres qu'il estime comme des animaux nobles, des bêtes qu'il filma à Auschwitz-Birkenau, pensant que beaucoup des siens, comme lui, auraient aimé se réincarner en eux, avec leurs hautes pattes, pour «se glisser sous les barbelés».

D'un bond, on le trouve soudain en Algérie, auprès de Frantz Fanon, ce médecin-

écrivain martiniquais mort à 35 ans d'une leucémie. La rencontre de cet homme, dit-il, l'ébranla, le subjuga, comme nulle autre dans sa vie. A partir de *Réflexions sur la question juive*, un livre de Sartre que Lanzmann estimait aussi beaucoup, Fanon était devenu un des pères de la décolonisation. Sa critique radicale eut un effet très fort sur toute une génération, y compris au Québec. Fanon, rappelle Lanzmann, «voyait dans le recours général aux armes

la seule chance d'émancipation pour un continent africain en proie à toutes les formes du colonialisme». A l'entendre, Fanon exerçait sur son auditoire, y compris sur Sartre d'ailleurs, une irrésistible «subjugation». Sartre finit par lui offrir une préface, mais en ayant «la main forcée», croit Lanzmann, qui soutient que le philosophe fit au moins en sorte de retenir les couteaux de groupuscules extrémistes à bien des reprises. Il y a là du nouveau à lire.

A côté de cela, la narration de vécus qui s'animent autour de noms de célébrités — Simone Signoret, Yves Montand, Marilyn Monroe, Brigitte Bardot ou Georges Pompidou — apparaît au mieux distrayante. Tout est mené ici, il est vrai, avec beaucoup de doigté, bien que Lanzmann ne pratique pas la langue castrée des colloques. Même lorsqu'il traite d'Albert Cohen et de cette obsession pour lui-même qu'entretenait l'auteur de *Belle du Seigneur*, Lanzmann n'est pas mesquin. Cohen, semble-t-il, goûtait avec délectation le plaisir de se faire lire ses propres livres pendant des heures, tandis qu'il égrenait son chapelet d'ambre...

Tout ce qui finit vraiment par agacer, dans *Le Lièvre de Patagonie*, est cette espèce de fascination pour l'armement, dès lors qu'il est question d'Israël surtout. Ainsi, lorsque Lanzmann monte à bord d'un avion de chasse de l'armée israélienne et se voit survoler le Liban, tout à fait illégalement, faut-il le dire, on a l'impression qu'il touche à l'extase. On ne peut alors que songer à Gilles Lamontagne, ministre de la Défense sous Trudeau, qui a affirmé en 1980 que «piloter un F-18, c'est comme faire l'amour». Chez Lanzmann, nous sommes devant le fait mystérieux de ces hommes de paix qui ne

craignent pas de porter la guerre jusqu'à confondre leur pulsion de mort avec leur vie.

Publié initialement en 1961, *La mort attendra*, les mémoires du résistant André Malavoy, vient d'être réédité, dans une version revue, à l'enseigne de Typo. Le père de la politicienne Marie Malavoy, ancienne ministre de la Culture, y témoigne avec beaucoup d'élégance de son expérience de l'Europe sous la botte nazie. Il fut capturé, connut la prison, les camps, faillit y devenir fou. Malavoy raconte entre autres l'expérience des marches forcées, d'un camp à l'autre, qui permettaient aux nazis d'éliminer des hordes de prisonniers en les épuisant. En 1995, j'ai rencontré André Malavoy, à l'occasion de la mise au jour, dans les archives, de la présence de quelques criminels de guerre installés au Québec. Son livre, lu alors pour la première fois, m'avait fait une excellente impression, laquelle n'a pas changé aujourd'hui que je le relis.

[jfnadeau@ledevoir.com](mailto:jfnadeau@ledevoir.com)



## BOUCHARD

SUITE DE LA PAGE F 1

devant». Il y avait chez eux, ajoute-t-il, «une dignité, une sobriété, une sagesse» remarquables. Si certaines entrevues se déroulaient en français, d'autres devaient être faites en innu, avec l'aide d'une interprète, qui était souvent un membre de la famille.

Et il arrivait qu'il faille interrompre l'entrevue parce que l'interprète se mettait à pleurer, alors qu'elle entendait des histoires qu'elle n'avait jamais entendues auparavant.

Et elle n'est pas la seule. À l'instar de Gérard Bouchard lui-même, le jeune Florent de Uashat déplore qu'on ne lui ait jamais rien enseigné sur les Amé-

rindiens à l'université. «Des Indiens, c'est quand même la première fois que j'en rencontre. Je sais bien qu'il y en a pas loin de Lévis, à L'Anceienne-Lorette, mais je n'ai jamais eu l'idée d'aller là. Et dans mes cours à l'Université, je n'ai jamais entendu parler des Indiens du Québec (c'est bizarre non?)», écrit-il.

### Les excès des Blancs

Mieux vaut tard que jamais donc, faut-il croire. Uashat,

pour sa part, se déroule au milieu des années 50, à une époque où la réserve est secouée par une crise. Cette période était intéressante, pour l'historien qu'est Gérard Bouchard, notamment parce qu'elle donne la mesure de certains excès perpétrés par les Blancs à l'encontre des Amérindiens. Au premier chef, on pense à l'évêque, qui interdit au curé de la réserve d'Uashat de donner la communion aux Amé-

rindiens en dehors de Maloténam, où il veut démenager la réserve. «Des Indiens se sont présentés à l'église de Sept-Iles pour assister à la messe. Ils étaient attendus, apparemment. Des gardes les ont repoussés. Ordre de l'évêque, dit-on. Désormais, c'est Maloténam ou rien du tout», écrit Bouchard. Mentionnons, au passage, que Maloténam est situé à l'intérieur des terres, mais Uashat, qui existe d'ailleurs encore aujourd'hui, trône au bord de la mer...

Alors que des hommes de main s'approprient à démenager les meubles de l'église d'Uashat, une centaine d'Amérindiens prennent le lieu d'assaut et entament un siège. Le roman de Gérard Bouchard ne

le dit pas, mais ils auront raison de l'avenir. La réserve d'Uashat existe d'ailleurs encore aujourd'hui, à Sept-Iles, au même endroit.

Florent, quant à lui, résistera moins bien à l'affaire. Mais c'est son journal qui constitue le matériau du roman. Et si on suit avec un sourire ses démêlés amoureux avec une Amérindienne du village, c'est bien l'aspect documentaire de l'histoire d'un peuple qui captive le lecteur d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

*Le Devoir*

**UASHAT**  
Gérard Bouchard  
Boréal  
Montréal, 2009, 328 pages

Faites vos provisions pour l'été

À l'achat de trois livres, Le Parchemin vous offre:

15% de rabais sur le premier livre\*

20% de rabais sur le deuxième livre\*

25% de rabais sur le troisième livre\*

Offre en vigueur jusqu'au 28 juin 2009 sur présentation de cette annonce seulement

**le Parchemin**

Mezzanine métro Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est  
Tél.: 514-845-5243 [www.parchemin.ca](http://www.parchemin.ca)

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire*

Prix Chasse-Spleen de poésie

**ROGER DES ROCHES**

Dixhuitjuilletdeuxmillequatre

56 p., 12,95\$

**LES HERBES ROUGES / POÉSIE**

LIBRAIRIE

**BONHEUR D'OCCASION**

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
[bonheuroccasion@bellnet.ca](mailto:bonheuroccasion@bellnet.ca)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Je lis, tu lis, il lit en vacances

Stanké | Libre Expression | GROUPE LIBREX Une compagnie de Québec Média [groupe.librex.com](http://groupe.librex.com)

## LECTURES D'ÉTÉ

## Mes meilleurs romans québécois des derniers mois

Déjà l'été. Enfin, presque... Vous avez pensé à ce que vous lirez pendant les vacances? Voici une sélection parmi les meilleurs romans québécois parus depuis quelques mois.

En fait, non. Commençons par un roman publié au début de l'automne dernier. Mais qui n'en finit plus de recevoir des prix: Grand Prix du livre de Montréal en novembre, Prix des collégiens au Salon du livre de Québec en avril, puis, tout récemment, Prix des libraires du Québec.

Il s'agit du *Ciel de Bay City* (Editions Hélotrope), oui. Où les mots explosent sur la page, où ça rage, ça crache de partout. Où les morts hantent les vivants, où les images de la Shoah continuent d'empoisonner la vie des survivants.

On est dans l'Amérique des bungalows, des centres commerciaux, des grosses voitures et des petites villes industrielles de la fin des années 1970. On est dans la tête d'une fille qui a «honte d'exister». Et qui disjoncte complètement.

Terrible roman familial, noir, tragique, sur l'héritage qu'on reçoit en naissant et qu'on porte en soi, malgré soi. Il y a là une charge extraordinaire. Mais aussi de la lumière, de la beauté. Il y a d'abord et avant tout un style, une écriture sans compromis.

C'est la cinquième œuvre de fiction de Catherine Mavrikakis, dont le premier roman, *Deuils cannibales et mélancoliques*, vient d'ailleurs d'être réédité. A noter, l'auteure sera présente cet été aux septièmes Correspondances

d'Eastman, qui ont pour thème «Nos Amériques».

Autre romancier de grand talent qui sera à Eastman en août: Nicolas Dickner. Dont le deuxième roman, après *Nikolski*, couvert de prix et traduit en 10 langues, était on ne peut plus attendu. Il ne nous a pas déçu.

Au contraire: voici la preuve qu'un auteur peut jongler avec les mêmes obsessions tout en se renouvelant. Encore une fois, ce sont des jeunes qui sont les héros de *Tarmac* (Alto). Deux jeunes, plutôt que trois. Qu'on va suivre à partir de 18-19 ans, pendant une douzaine d'années. Un gars et une fille. Qui se rencontrent dès le début du roman.

Encore une fois, les personnages sont singuliers. Hirsutes. Bizarres. La fille, surtout: elle appartient à une lignée de gens qui ont tous en commun de pouvoir prévoir la date de la fin du monde...

Aussi, plusieurs thèmes re-



viennent: la filiation, donc. Et l'errance, l'immigration. Ici, on va se promener de Yarmouth (Nouvelle-Écosse) à Rivière-du-Loup. Et on va aller jusqu'au Japon...

C'est foisonnant. Autant que *Nikolski*. Plus, peut-être? Plus grave, en tout cas. Ça commence en 1989, encore là, mais l'actualité internationale, la chute du mur de Berlin, les guerres, tous les dangers qui guettent le monde sont davantage présents. On sent une inquiétude.

Une inquiétude, et c'est là l'originalité du roman, qui s'exprime sur le mode ludique. Fabuleux Dickner, qui éblouit par l'originalité du ton et du propos, qui a son propre univers, qui n'a pas peur d'innover.

Autre roman qui était très attendu, le douzième de Jacques Poulin, *L'anglais n'est pas une langue magique* (Leméac/Actes Sud). Très attendu, dans le sens de valeur sûre. Dans le sens qu'on savait qu'on allait aimer, absolument.

C'est une sorte de suite au

roman précédent de l'auteur, *La traduction est une histoire d'amour*. Mais peu importe. On entre dans *L'anglais n'est pas une langue magique* comme par enchantement.

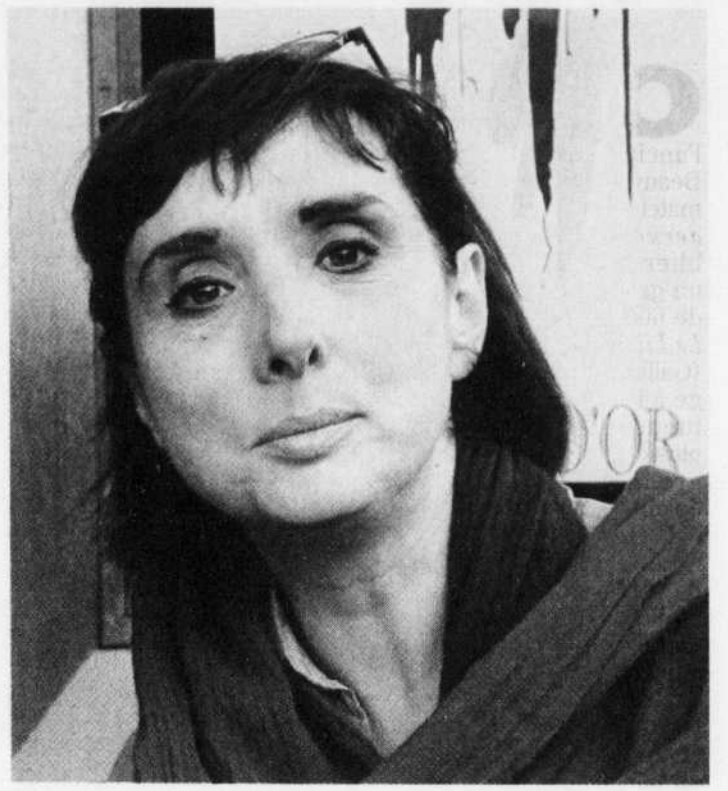
C'est le petit frère de Jack l'écrivain qui prend en charge le récit. Il s'appelle Francis, il est lecteur sur demande: on l'appelle et il débarque avec un livre. Un métier utile, selon son grand frère, qui se débat avec un roman qu'il n'arrive pas à écrire. Un roman sur la place du français en Amérique, qui a pour titre *L'anglais n'est pas une langue magique*. Où il revient sur la défaite des plaines d'Abraham.

Mais bon. Francis a beau être le deuxième, il a beau vivre dans l'ombre de Jack comme Henri Richard vivait dans l'ombre de son célèbre frère Maurice, lui, au moins, pense son aîné, il fait du bien aux gens. Aux personnes qui en ont le plus besoin: un jeune garçon malade du cœur, une jeune fille dans le coma, une autre qui a tenté de se suicider...

Oui mais, voilà, une cliente de Francis a disparu. Mystère. Enquête. Le roman commence là-dessus, en fait. Peu importe. L'aspect polar du roman est une diversion. Une ruse de plus, de la part de Poulin.

Tout y est. La tendresse, l'émotion contenue, la délicatesse. L'économie de mots. Et l'amour des mots. De la langue française. De l'écriture, de la lecture, de la littérature. Du pur Poulin, quoi. Magique.

Parmi les autres incontournables parus ce printemps, on s'en voudrait de ne pas mentionner le livre de Jean-François Beauchemin, *Cette année s'envole ma jeunesse* (Québec Amérique). Pas un roman à proprement parler. Mais un récit, sur



Catherine Mavrikakis

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

le deuil de la mère et la reconstruction de soi. Un ouvrage ciselé, hyperpoignant, dont on vous a dit le plus grand bien dans ces pages récemment.

Et puis, un livre qui nous a vraiment étonné, dont on ne soupçonnait pas qu'il allait nous rentrer dedans à ce point-là: celui que la chef d'antenne à TVA, Sophie Thibault, a signé avec sa mère aujourd'hui décédée, Monique Larouche-Thibault. *Telle mère, quelle fille?* (Les Éditions de l'Homme).

Où les deux, la fille qui n'en peut plus d'être la mère de sa mère, et la mère qui n'en peut plus de combattre sa sclérose en plaques, vident leur sac.

Déroutant par moments. Mais surtout, porté par un

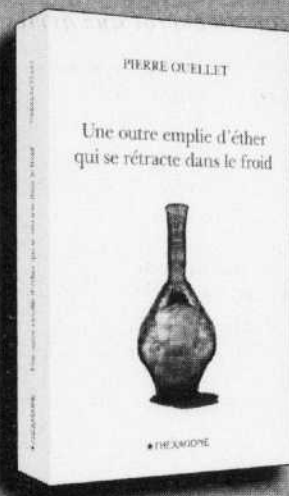
vrai souffle d'écriture. «Je suis depuis longtemps habitée par l'attrait d'aller au-delà des formules toutes faites de la femmetronc qui se présente au petit écran tous les soirs», confie Sophie Thibault. Alors, à quand un roman?

Enfin, le troisième roman de l'historien et sociologue Gérard Bouchard, *Uashat* (Boréal), est vraiment fascinant: voir la critique publiée dans nos pages aujourd'hui.

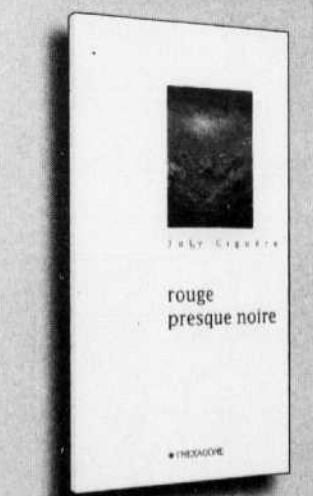
Pour le reste, rendez-vous la semaine prochaine, car suivront d'autres suggestions de lecture, puisées à même les parutions québécoises des derniers mois.

Collaboratrice du Devoir

## Collection « L'appel des mots »

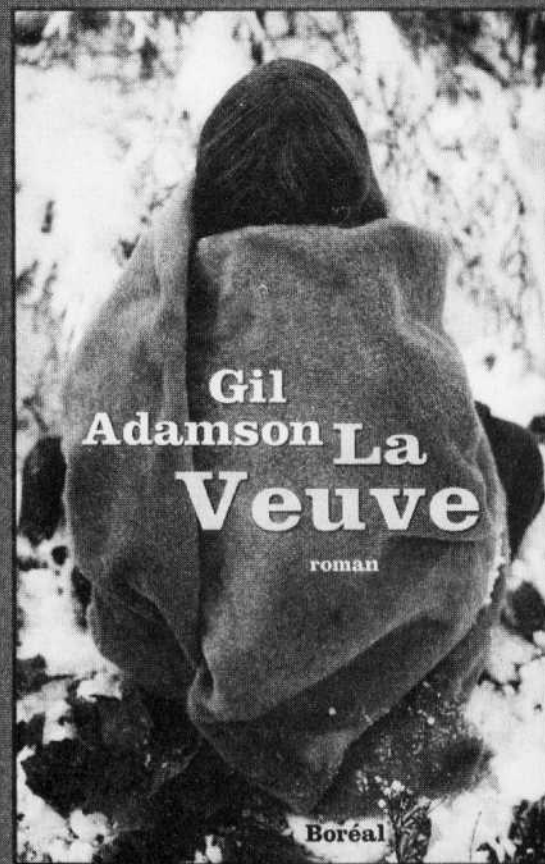
MARTINE AUDET  
L'amour des objetsPIERRE OUELLET  
Une outre emplie d'éther  
qui se rétracte dans le froidDANNY PLOURDE  
Cellule esperanzaFRANÇOIS HÉBERT  
Poèmes de cirque  
et circonstance

## Collection « Écritures »

JULY GIGUÈRE  
Rouge - presque noireKRAXI  
Le premier abécédaire  
de David Kurzy

Le roman de Gil Adamson bondit dès la première page...  
L'auteure se révèle tout aussi captivante quand elle décrit les  
vastes chaînes de montagnes que les petites calamités qui échoient à  
sa protagoniste... Ce qui n'empêchera pas son récit de hanter vos rêves.

The Washington Post



Un premier roman exceptionnel. C'est superbement écrit.  
Dany Laferrière, Radio-Canada

Un roman remarquable, plein de verve, avec tout le panache de l'aventure  
de haut vol. Michael Ondaatje

Sur la trace de Jack London et Cormac McCarthy,  
Gil Adamson revisite le roman d'aventures américain.  
Emily Barnett, Les Inrockuptibles

On pose chaque fois ce livre avec l'impression d'avoir couru dans les bois, puis  
éteint notre fièvre en plongeant le visage dans un ruisseau glacé. Du grand  
art, vraiment. Tristan Malavoy-Racine, Voir

l'HEXAGONE  
Une compagnie de Quebecor Media

Roman  
424 pages • 24,95 \$



Boréal  
www.editionsboreal.qc.ca

## LECTURES D'ÉTÉ

## La vente de garage

C'était un petit samedi matin, il y avait des chevrons doucement effarés dans l'herbe neuve et humide du champ près de la route, j'ai fait un saut à Joliette et en ai profité pour jeter un coup d'œil à la vente de garage de Claude R. Blouin, un érudit local. La dernière fois que j'ai piqué une jaquette avec Blouin, c'était à la librairie Martin où je pistais un livre sur la CIA, n'ayant pas la patience d'attendre que quelqu'un quelque part, alerté par mes compétences, me le camionne incontinent. Je tombais bien, soit en pleine Journée internationale du livre, et j'ai donc rapporté chez moi une rose jaune dont j'ai été amoureux toute une semaine presque au sens propre. Ce Blouin, est-ce mon souvenir qui lui ajoute un bérêt basque ou le portait-il réellement? En quelques phrases, nous voici, l'œil allumé, déjà au cœur de l'affaire: ce que les livres, romans y compris, peuvent nous apprendre sur les mondes où nous vivons. La lecture est un vice et nous sommes deux bonshommes vicieux qui s'échangent des trucs dans un endroit public.

Et donc, le samedi en question, dans la petite rue Saint-Viateur à moitié endormie, je me retrouve à bouquiner dans une vente de garage comme je les aime: que des livres! Pour tout le reste, il y a Canadian Tire. J'ai raté Blouin, parti faire

sa marche (je suis maintenant presque sûr qu'il porte un bérêt basque), mais pour un peu moins de 10 dollars, sa compagnie me laisse repartir avec l'équivalent d'un rayon de bibliothèque de curiosités, de coups de cœur et de coups de pif. J'ai une histoire du Mossad (la crème des services secrets), un Cendrars, un Giraudoux, un livre sur Trudeau, le JFK, *Affaire non classée* de Jim Garrison, un ouvrage vaguement pipole sur la dynastie Kennedy. J'ai un guide touristique du Québec qui date des années 50 et *La clandestine*, qui est le récit vécu de la petite dernière maîtresse de Sartre. La dernière chatte (ou l'avant-dernière... disons l'antépénultième et refermons cette parenthèse) dans un jeu de quilles avec lequel le vieux satrape jonglait prodigieusement. Pour rassurer sur les pouvoirs aphrodisiaques de l'intelligence, c'est parfait, et assez pathétique sou-

vent. Mais même si le génie, contrairement à une superstition répandue, ne s'attrape pas au lit, les chances seraient quand même meilleures dans le gynécée de Sartre que n'importe où ailleurs, et j'ai eu envie de souligner une phrase ou deux. Ceci: «Je ne savais pas lire à cette époque, j'étais trop uniquement tournée vers moi.»

Le titre d'un ouvrage de Claude R. Blouin (l'homme au bérêt) semble, dans son admirable simplicité, répondre à

contrario à cette constatation: *Ce qui n'est pas moi; essais sur la curiosité*. La lecture est un acte en apparence égoïste. Vous êtes là, dans votre coin, à donner l'impression de refuser pendant une heure ou deux toute la trépidante interactivité qui vous entoure. Mais cet acte est aussi, paradoxalement, un antidote possible à l'infantilisme effréné de l'époque. L'enfant, au stade du bébé, est cet être incapable de distinguer entre le monde et lui, entre la réalité extérieure et ses propres désirs. Dans son esprit, rien ne l'empêche de décrocher la lune, au sens le plus littéral de l'expression. Il n'y a pas d'autre explication au fait que les bébés pleurent si souvent. Et quand ils grandissent et ne deviennent pas président du Cirque du Soleil, ils risquent la frustration. C'est pour eux, pour cette part intemporelle de nous dans le bébé lala, qu'a été inventée la réalité virtuelle.

Dans mon lot acheté, il y a aussi les mémoires d'Albert Speer, l'architecte de Hitler: 816 pages pour deux dollars, un quart de sou de la page. Pour le rapport qualité-prix, je ne peux pas me plaindre. D'autant moins que je trouve dans cet ouvrage des passages qui me montrent Hitler en prophète inattendu de la guerre virtuelle (Irak, 1991, ces bombes guidées par radar et explosant d'un écran l'autre, sans jamais tuer personne en apparence, le seul vrai théâtre des opérations: l'apparence...). Écoutons Speer: «Grâce au service des transmissions, Hitler pouvait depuis sa table, dans la salle de conférences, commander toutes les divisions sur tous les champs de bataille. Plus la situation se dégradait, plus cet instrument de la technique moderne contribuait à accentuer le divorce entre la réalité et la fantaisie qui

présidait à la conduite des opérations à cette table.» Homme de culture lucide parmi la sombre bande de voyous qui entourait Hitler, Speer est parfois présenté comme l'impassible technicien, le type de l'avenir. Que nous dit-il? Que le perfectionnement et, surtout, l'instantanéité des moyens de communication ne rapprocheront jamais l'homme de la réalité, qu'ils continueront de l'en séparer, de l'en éloigner et, en fin de compte, de l'en dissocier. Pendant que, sur le terrain, des centaines de milliers de personnes disparaissent au milieu des pires souffrances, prisonnier de sa galerie des Glaces, le père fondateur de la réalité virtuelle, Adolf Hitler, manie sur la carte des divisions qui ont cessé d'exister et se bourre de petits gâteaux en attendant la mort.

Quant à moi, je suis encore sur la galerie de Claude R. Blouin et sur le point de repartir avec ma brassée de livres lorsque la compagne de l'homme au bérêt s'approche et ajoute, sur le dessus de ma pile, le portrait de Mailer qui n'est pas à vendre mais qu'elle m'a vu zieuter avec une envie mal dissimulée un peu plus tôt. Ce n'est pas tant parce que j'ai arrondi la somme à 10 dollars que parce qu'elle a bien vu que le Mailman était mon héros. Il me regarde écrire ceci, sévère, brillant, incroyablement présent dans le petit cadre de 14 x 22 cm fixé au mur. Avez-vous des suggestions de lecture d'été, Norm? Pour les lecteurs du *Devoir*... Des gros livres, qu'il répond avec un clin d'œil. Et les œuvres complètes de Raphaëlle Germain. Tiras voir ça sur Facebook. Là, je soupçonne qu'il se moque de moi.

hamelinlo@sympatico.ca

## LA PETITE CHRONIQUE

## Familles, je vous aime

I fut une époque où il était de bon ton de médire de la famille. Le carcan était trop sévère, on aspirait à des libertés qu'il ne permettait pas. Depuis, on s'est émancipé. On est volontiers nostalgique de son enfance.

L'homme qui m'aimait tout bas d'Eric Fottorino (Gallimard) raconte sur le mode le plus attachant l'histoire d'une relation père-fils. Confession pudique, et pourtant franche, d'un homme qui se souvient, tout à l'accablement, de celui qui l'a adopté à 10 ans et qui s'est tué d'une balle dans la bouche il y a quelques mois. Témoignage d'amour, nourri de souvenirs, peuplé de ces regrets qu'on finit toujours par avoir quand il s'agit du passé.

Le fils a-t-il été suffisamment présent, a-t-il su trouver les mots qu'il fallait, au moment opportun, aurait-il pu empêcher son père adoptif de commettre le geste fatal? Interrogation vaine, bien sûr. Reste l'évocation émue d'une personnalité hors de l'ordinaire. Volontiers bourru, déconcertant, le père a été tout pour le fils. Certes, il lui a donné son nom, mais il ne s'est pas contenté de cette offrande, il a représenté la vie, la ferveur.

Je ne saurais trop recommander la lecture de ce livre. Dès la première page, on trouve cette phrase: «Ignore ce qui me pousse à écrire ces quelques lignes et à continuer.» Eric Fottorino ne l'ignore pas, il sait qu'il veut rendre témoignage à un homme pour lui hors du commun. Il veut aussi voir clair en lui, tellement son désarroi est total. Il en résulte un petit livre à la fois bouleversant et réconfortant. L'amour n'est jamais inutile.

Ma mère de Richard Ford (Édi-

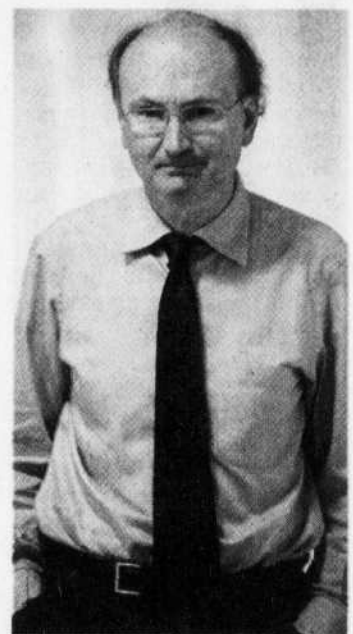
tions du Seuil) est plus succinct encore. L'auteur d'*Une saison ardente* évoque la figure d'une femme, toute ordinaire. Elle l'est moins, quand il s'agit de sa mère.

Edna devient veuve lorsque son fils, l'auteur, a 16 ans. Viendra le cancer du sein, la solitude de plus en plus marquée d'une femme dont son fils connaît de loin les ennuis, occupé qu'il est par ses études, son professorat, son métier d'écrivain.

On ne trouvera pas, dans *Ma mère*, la qualité d'émotion du récit de Fottorino. Très proche du constat, volontiers allusive, cette confession n'en est pas moins réussie. La peinture que fait Richard Ford d'une femme courageuse, indépendante, déroutante est belle. Il ressuscite habilement «une vie qui ne recèle aucun éclat particulier, rien de notable».



GILLES ARCHAMBAULT



STÉPHANE DE SAKUTIN AFP  
Éric Fottorino

## Triptyque

triptyque.qc.ca  
Tél. : (514) 597-1666

Pierre Gobeil

## Le jardin de Peter Pan

roman



Triptyque

PIERRE GOBEIL

## LE JARDIN DE PETER PAN

roman, 99 p., 17 \$

«On devine plus qu'on le voit ce qui, dans les angles morts, menace de miner la lucidité inquiète qui est le creuset de l'œuvre. L'écrivain, qui semble n'inviter que lui-même à la célébration de l'archipel, réussit exactement le contraire. On est happé par le jardin secret, à peine entrouvert, qu'a aimé Peter Pan.»

Réginald Martel, *La Presse*

JOËL DES ROSIERS  
LETTRES À L'INDIGÈNE

170 p., 20 \$

Comment survivrai-je désormais à la beauté de vos phrases? Comment vivrai-je maintenant que vous m'avez réduit à peu de chose, digne seulement de vous lire, maintenant que vous errez sans entrave dans la possibilité de la langue.

Joël Des Rosiers

## Lettres à l'Indigène



Triptyque

CLAUDINE DUGUÉ  
POISONS EN FLEURS

nouvelles, 155 p., 19 \$

«Le recueil de Claudine Dugué ressemble à ces vitrines où les princes allemands exposaient leurs collections de curiosités: n'y figurent que des objets dont la rareté suscite l'émerveillement. Écrites dans un style somptueux, les 21 nouvelles sont issues d'une imagination baroque et apparemment inépuisable.»

Martine Desjardins, *L'actualité*

MŒBIUS, n° 121  
LA PEAU

DAPHNÉE AZOULAY, YVAN BIENVENUE, CÉLINE BONNIER  
NICOLE BROSSARD, HENRI CACHAU, HUGUES CORRIVEAU  
MARIE DARRIEUSSECCQ, CAROLE DAVID, ROGER DES ROCHES  
JEAN-MARC DESGENT, ANANDA DEVI, JULIE FAUTEUX  
ALAIN FISETTE, ISABELLE GAUDET-LABINE  
MARTIN GRANGE, ÉLISE TURCOTTE, DIANE VINCENT  
MARC VAILLANCOURT

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT  
JACQUES JULIEN À PAUL AUSTER

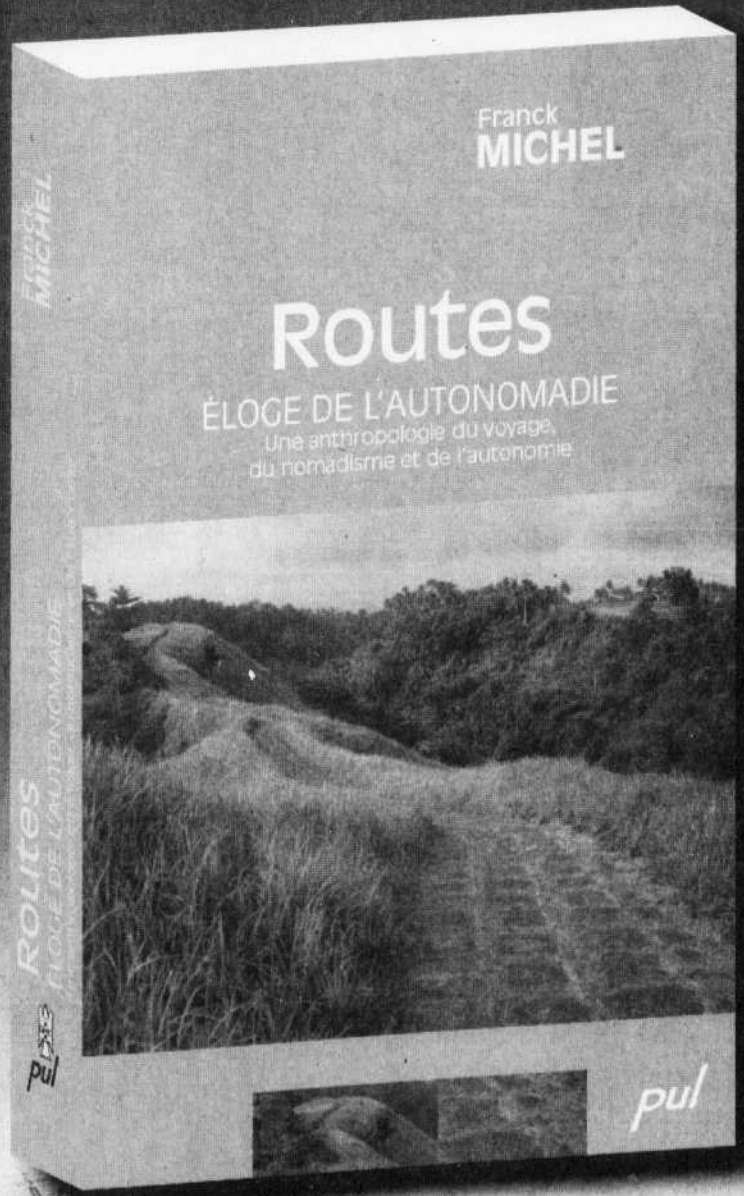
UN NUMÉRO PILOTE PAR ÉTIENNE LALONDE

## MŒBIUS

ÉCRITURES



## Pour redécouvrir un autre sens du voyage



618 pages • 42,95 \$

Franck MICHEL

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
www.pulaval.com pul

## LECTURES D'ÉTÉ

## Éventail d'explorations pour l'été

Expérience ou évasion? Vous voulez comprendre le monde, vous relier durablement aux autres, mais frissonner en les frôlant. L'éventail des explorations en 2009 ne s'est jamais ouvert aussi grand qu'en français.

GUYLAINE MASSOUTRE

Abattez vos frontières. Pour ce faire, Le Clézio a reçu le Nobel. Chamoiseau a plus que du talent et Makine est un romancier géant. Dans le numéro que la revue *Europe* consacre en 2009 au nobélisé, on relève «de surcroît de présence» des personnages leclézioiens, qui se détachent de l'univers littéraire «pour surgir dans un monde qui pourrait être le nôtre». Chacun de ces roman-

ciers a renoncé à l'ego, souscrivant aux mots de Le Clézio: «L'intérieur est l'extérieur.»

Si *Ritournelle de la faim* de celui-ci dessine les creux de l'Occident, Chamoiseau est un chantre du renouveau des Antilles. Avec *Les Neuf Consciences du malin* (tout juste paru chez Gallimard), il donne un de ces contes oniriques et merveilleux dont il a le secret, vision d'un rapace en plein vol. Incontournable, sa parenté avec *Oiseaux* de Saint-John Perse. Ce roman poétique engagé est en lien

avec *L'Intraitable Beauté du monde*, adresse à Barack Obama (Editions Galaade, 2009), cosigné avec Édouard Glissant, pour qu'éclate cette vérité: «Le déficit en beauté est le signe d'une atteinte au vivant, un appel à la résistance.»

Les faussaires du monde n'ont pas de cachette chez Makine. Son temps rend justice aux témoins, sous sa plume libre de colère malgré le tragique des événements. *La Vie d'un homme inconnu* fait partie de ce vaste «requiem de l'Est», titre générique qu'il a donné à l'un de ses livres. Cette littérature mature déconstruit les apparences et force la révolution des regards.

## Étreintes partagées

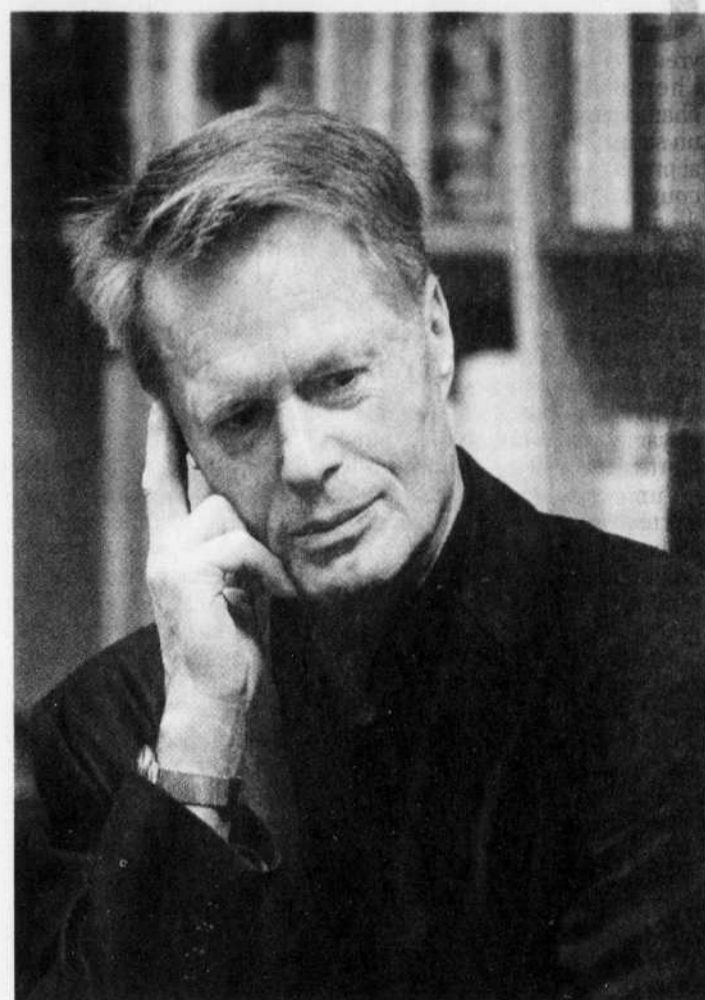
Parce qu'écrire est un art, un transport d'imaginaire se produit. Vous pénétrez cet objet, le livre vous envahit. Vous sentez votre identité touchée. Extérieur ou intime, ce capital littéraire, selon le francophile Daniel Mendelsohn, repose sur les mots justes. Il l'a bien menée, son autobiographie *L'Étreinte fugitive* (Flammarion, 287 pages). Écrite avant *Les Disparus*, magistrale enquête sur sa famille éteinte (prix Médicis 2007), il la présente comme «un livre qui parle de la relation angoissée, mais enrichissante, que le présent noue avec le passé». Un troisième volet s'annonce, qui sera parisien.

Qui était donc ce professeur de latin et de grec, lecteur de la Bible, mais aussi coureur d'hommes la nuit? Ce New-Yorkais à la double face, au profil d'homosexuel libre et au visage de père, auprès d'un garçon qui n'est pas le sien, glisse d'une vie à l'autre sans mentir, selon une organisation hybride, imaginée et consen-

tie. Qui suis-je? La question so-cratique y occupe une place éminente. Rien de plus si-nieux, également, qu'une his-toire juive, saturée de sym-boles à déchiffrer. *L'Étreinte fugitive* explore l'irrésistible. Accessible et sans fausse pu-deur, la phrase court en avant de la créature, cherchant les traits d'union avec le passé. Des spectres dans le ghetto gay interpellent Narcisse. L'au-toportrait campe sur cette dua-lité, profonde et légère, en un va-et-vient qu'on croirait de plaisir. Mais la conquête de soi jusqu'aux racines exige plus que la volonté. Il faut com-prendre. Un tel quidam, sur la route de Delphes à Thèbes, a su un jour ce que signifie pour tous devenir un.

Dans *Le Remplaçant* (L'Oli-vier, 87 pages), Agnès Des-sarthe, après un bel essai sur Virginia Woolf en 2004, raconte à la première personne une autre sorte d'histoire juive. Elle nous parle d'elle-même par un détour en négatif, autour de son grand-père, conteur né à Cer-nowitz dans un autre temps. Par des glissades, des jeux de mots et d'oublis, insouciant et fantaisistes, la fiction tricote le réel, réconfortante et tendre, masquant les creux irrévers-ibles en un geste enfantin de prestidigitatation. Cet ouvrage dépouillé respire la joie et la lumière. Le portrait se suspend sur une bouche ouverte, aux notes sonores inarticulées. Le masque va parler.

Autre mode mémoriel, plus classique, *Des saisons au bord de la mer* (Seuil, 177 pages) de François Maspéro s'ordonne autour d'une maisonnée. L'au-teur vous le dira, il a puisé dans Colette autant qu'inventé. Mais les brumes du souvenir ne mas-quent guère la vérité. La nostal-



Jean-Marie Gustave Le Clézio

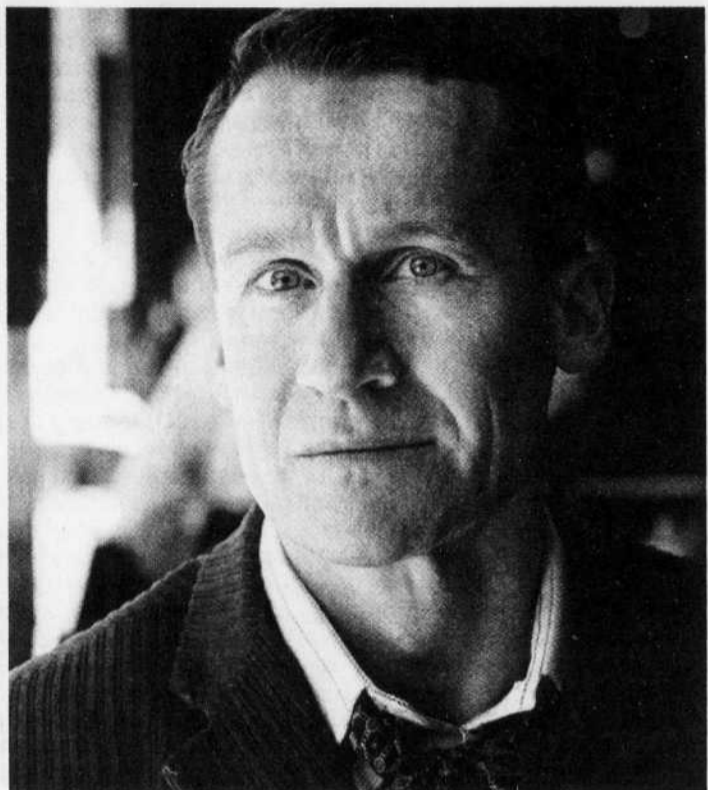
PEDRO RUIZ LE DEVOIR

gie pèse sur le regard rétros-pectif. Au ton des regrets, glisse une longue phrase dans la-quele se laisser noyer.

Signalons enfin un livre qui a fait un tabac, confirmé par le prix des lectrices de *Elle* et une adaptation à l'écran. *Les Défer-lantes* (Le Rouergue, 525 pages) de Claudie Gallay, surprise, n'invite pas à boudier sa fluidité. Ce roman d'ambiance, sans ac-croc — contrairement au polar *Le Premier Principe* de Serge

Bramly (Lattès, 614 pages, prix Interallié) —, raconte une de ces histoires d'embruns et de naufrages qu'on aimait ado-lescents. Le Cotentin sauvage, près d'Omonville-la-Petite où Prévert a fini ses jours, fournit un pastel aux personnages ty-pés. Par chance, aucun roman n'est immuable. Dissipez donc votre espace, qu'il devienne incommensurable.

Collaboratrice du Devoir



Andreï Makine

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

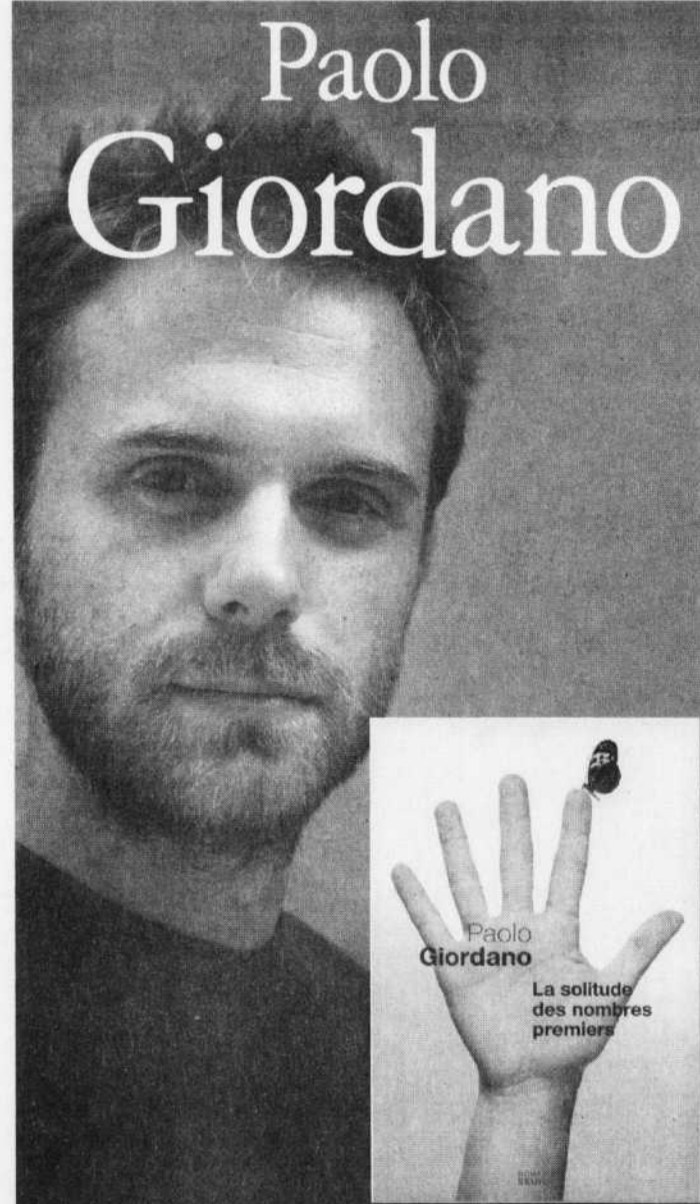
Résultats des ventes : du 26 mai au 1<sup>er</sup> juin 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 CHÈRE LAURETTE T. 4 Michel David (Hurtubise HMH)	1 PAPILLES ET MOLÉCULES François Chartier (La Presse)
2 MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)	2 LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
3 LES PORTES DE QUÉBEC T. 4 Jean-Pierre Charland (Hurtubise HMH)	3 L'ART DE L'ESSENTIEL Dominique Loreau (Flammarion)
4 JE T'AI DONNÉ MON CŒUR Mary Higgins Clark (Albin Michel)	4 HORMONES AU FÉMININ Sylvie Demers (de l'Homme)
5 LEXI SMART A LA MÉMOIRE QUI FLANCHE Sophie Kinsella (Belfond)	5 LA BIBLE DU BARBECUE Steven Raichlen (de l'Homme)
6 L'ARRACHEUSE DE TEMPS Fred Pellerin (Sarrazine)	6 CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE MOURIR / John Izzo (Un monde différent)
7 QUE SERAIS-JE SANS TOI? Guillaume Musso (XD)	7 COUP DE POUCE: BARBECUE ET... Coup de pouce (Transcontinental)
8 JE REVIENS TE CHERCHER Guillaume Musso (Pocket)	8 KILO CARDIO Isabelle Huot (de l'Homme)
9 LE VERDICT DU PLOMB Michael Connelly (Seuil)	9 LES RÊVES DE MON PÈRE Barack Obama (Points)
10 ANGES ET DÉMONS Dan Brown (Pocket)	10 MAUDITE FOLLE! Varda Etienne (Intouchables)
JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 6 India Desjardins (Intouchables)	1 BREAKING DOWN Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2 FASCINATION T. 4: RÉVÉLATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 LOVE THE ONE YOU'RE WITH Emily Giffin (Griffin)
3 LES FÉES DISNEY T. 1: CLOCHETTE Collectif (Presses Aventure)	3 ANGELS & DEMONS: MOVIE TIE-IN Dan Brown (Pocket)
4 LUNA T. 1: LA CITÉ MAUDITE Élodie Tirel (Michel Quintin)	4 ROBERT LUOLUM'S THE BOURNE... Eric Van Lustbader (Warner Books)
5 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	5 THE SCARECROW Michael Connelly (Little Brown & Co)
6 SIONRAH T. 1: LES HÉRITIÈRES Line Bordeleau (Québec Amérique)	6 TWILIGHT: DIRECTOR'S NOTEBOOK Catherine Hardwicke (Little Brown & Co)
7 LE TALISMAN DE NERVAL T. 5 Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)	7 BETRAYED V. 2 P.C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)
8 AMOUR, TRAPÈZE ET JONGLERIE Émilie Rivard (Boomerang)	8 THE LAST ORACLE James Rollins (Harper Collins)
9 ERAGON T. 3: BRISINGR Christopher Paolini (Bayard-Jeunesse)	9 CHASING HARRY WINSTON Lauren Weisberger (Downtown Press)
10 LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette Jeunesse)	10 VISION IN WHITE Nora Roberts (Berkley)

Jouez la Carte de la culture!



## Paolo Giordano



336 pages • 34,95 \$

## La Solitude des nombres premiers

Un million d'exemplaires vendus en Italie

Envoûtant, poignant, drôle, parfois triste.

Un rendez-vous littéraire incontournable.

Sylvain Houde, Radio-Canada

Le premier roman éblouissant d'un jeune Turinois sur le désarroi de deux adolescents.

Delphine Peras, L'Express

Un des romans les plus originaux et les plus brillants qui puissent tomber entre vos mains.

Caterina Soffici, Il Giornale

Seuil

## Le Virginia Woolf de Viviane Forrester

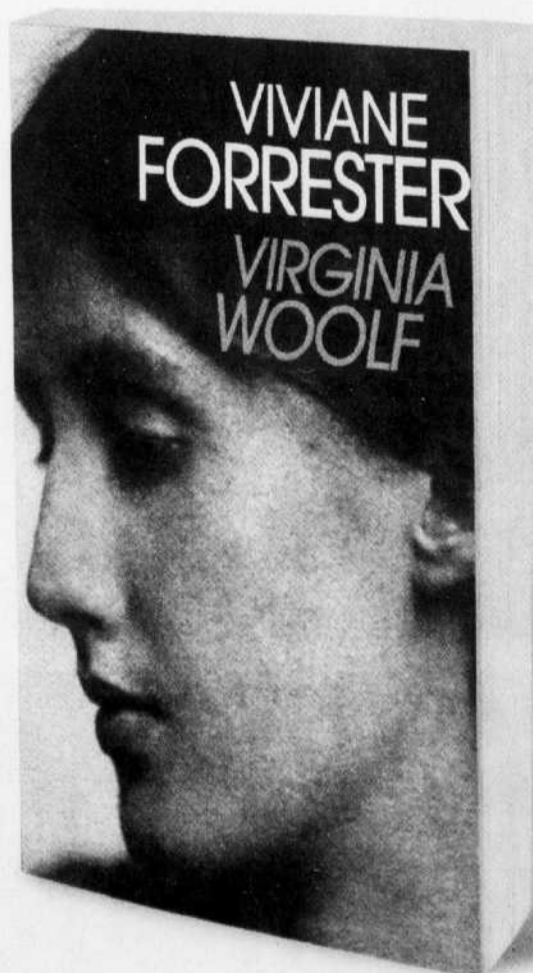
«Une biographie audacieuse et magnifique.»

Le Monde

«Grand.» Le Point

«Virginia Woolf comme on ne l'avait jamais vue.»

Madame Figaro



Albin Michel  
www.albin-michel.fr

## LECTURES D'ÉTÉ

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## La vie est (peut-être) ailleurs

CHRISTIAN DESMEULES

Le roman philosophique est un genre qui a le dos large. On lui fait distiller le message, marteler la leçon, convaincre ou répandre le doute. On lui demande de servir. Parfois la « philosophie » tourne le dos au roman, et la thèse fait de l'ombre à l'histoire. L'outil, trop lourd, trop subtil ou trop puissant, convient mal aux débutants. C'est l'écueil que n'évite pas *Rencontre avec Monsieur K.*

« Il était considéré comme l'un des dix plus grands romanciers de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. » Écrivain tchèque vivant à Paris depuis le milieu des années 70, humaniste athée, activiste notoire, Monsieur K. est un auteur mondialement connu d'essais et de fictions comme *Le Blagueur*, *Les Amourettes* et *La Pesanteur*. Difficile, dans ces conditions, de ne pas voir la référence, même voilée, à Milan Kundera.

Réputé difficile d'accès, fuyant les journalistes, il accepte néanmoins de rencontrer un professeur d'université québécois, le principal protagoniste du roman dont le lecteur ne connaîtra que le prénom, Jacques, qui souhaite lui consacrer tout un ouvrage. Sans faire ni une ni deux, l'homme saute dans le premier avion pour Paris, où des amis vont l'héberger les temps d'approvisionnement en douceur l'écrivain.

Repoussant autant qu'il le peut les assauts de l'universitaire, Monsieur K. ne saura toutefois pas éviter les apparitions fantomatiques de quelques visiteurs avec lesquels il aura des conversations qui viendront ébranler ses certitudes sur la vie, sur la mort et même sur son œuvre. C'est ainsi qu'un faux Marx vient lui exprimer ses regrets concernant des propos particulièrement critiques à l'égard des religions — la religion et les hommes qui la font sont les alliés objectifs de la classe dominante, croyait Marx, qui estimait qu'elle était « l'opium du peuple ».

Avocat et éthicien né en 1956, Michel Dion, qui en est à son premier roman, est professeur

au département de management de l'Université de Sherbrooke. En parallèle à cette quête de connaissance, on y suit les réflexions et les rencontres amoureuses de Jacques, qui nous promène dans Paris, Aix-en-Provence, Nantes et Saint-Malo. Autant de prétextes à explications, leçons d'histoires et instantanés touristiques qui grèvent le roman d'un didactisme balourd dont la nécessité semble le plus souvent assez secondaire.

Michel Dion  
convoque  
le surnaturel  
et fait parler  
les morts

De plus en plus acculé à devoir admettre l'inadmissible — la vie après la mort, le surnaturel, la valeur des religions, sinon sa propre folie —, l'écrivain tchèque finira par faire un spectaculaire autodafé de ses propres œuvres. « À partir de ce soir, vous lirez dorénavant sous ma plume des romans plus empreints d'humilité, davantage ouverts à la dimension spirituelle de l'existence. J'essaierai de mieux accueillir l'Infini, l'Absolu, dans ce qu'il a d'intangible, d'inévitablement attirant et de mystérieux. »

Comme si la vie elle-même, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, ne comportait pas suffisamment de mystère et d'inconnu — et que l'amour et la haine n'étaient pas eux-mêmes absolus et intangibles —, Michel Dion convoque le surnaturel et fait parler les morts.

Kafka et Saint-Augustin passent également à la moulinette de ce plaidoyer romanesque plutôt maladroit — sinon farfelu — en faveur des religions et pourront eux aussi se retourner dans leur tombe. Kundera parlerait sans doute de kitsch, et peut-être même de kitsch catholique, à propos du refus de la mort qui anime les pages de ce roman à thèse. Tout est possible.

Collaborateur du Devoir

RENCONTRE AVEC MONSIEUR K.

Michel Dion  
Bellarmin  
Montréal, 2009, 192 pages

EN BREF

Jacques Gauthier,  
écrivain catholique

Le prolifique poète et essayiste catholique Jacques Gauthier ajoute deux titres à une œuvre déjà foisonnante. Dans *L'Ensoleillé* (Éd. du Passage, 2008), une émouvante suite poétique, il évoque la mort de son beau-père, atteint du cancer, vécue comme une renaissance

à la fois mystérieuse et lumineuse. « Il ne fait plus d'ombre / en marchant / ses traces respirent / dans nos poudreries », peut-on y lire. Recueil de chroniques d'abord parues dans le magazine français *Famille chrétienne*, *Notre cœur n'était-il pas brûlant?* (Bellarmin, 2009) propose de « faire route avec Jésus » dans des méditations bibliques, élégantes quant à la forme, mais conformistes quant au fond. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## L'été des Indiens

Un petit bijou d'écriture romanesque  
signé Gérard Bouchard

DANIELLE LAURIN

Et de trois. Après *Mistouk*, qui a donné lieu à une suite et qui a rebondi lors du Combat des livres 2009 à Radio-Canada, le sociologue et historien Gérard Bouchard publie *Uashat*. Un petit bijou d'écriture romanesque, inspiré d'événements tragiques liés à l'histoire des Amérindiens.

Nous sommes au milieu des années 1950, dans une réserve amérindienne, située près de Sept-Îles. Débarque là un jeune homme de Lévis, un apprenti sociologue qui ne connaît rien du monde, de la vie, qui n'a aucune idée de ce qui l'attend. Bonjour le désenchantement.

C'est par ses yeux à lui qu'on va découvrir la dure réalité. C'est petit à petit qu'on va mesurer l'ampleur du désastre. Par le biais de son journal de bord. Qui constitue notre seule source d'observation du monde extérieur.

Dans le même temps, on aura accès aux pensées secrètes de ce grand rouquin asthmatique, bégue, mal dans sa peau. On partagera ses peines, ses problèmes, ses questionnements, ses rêves, ses tiraillements intérieurs, tandis qu'il ira de désillusion en désillusion.

Astucieux, comme procédé. Le récit gagne en fraîcheur malgré la tournure dramatique des événements. La langue employée dans *Uashat* par l'ex-coprésident de la commission Bouchard-Taylor, celle qu'il prête à son jeune héros issu de la classe ouvrière, est souple, simple, concrète, colorée.

Tout de suite, on se prend d'affection pour lui, pauvre Florent, qu'un prof plutôt retors, rongé par l'ambition, parachute, du jour au lendemain,

le temps d'un stage d'été bidon, dans un univers qui le dépasse. Et duquel il ne sortira pas indemne.

On y croit, absolument. Dès les premiers instants: « *Mon affaire commence mal. Je suis à peine installé que je regrette déjà d'avoir accepté ce stage* », note-t-il dans son journal.

Officiellement, il est envoyé dans la réserve d'Uashat pour faire « le recensement des familles de la réserve avec leur généalogie et tous les liens de parenté ». Il doit rencontrer tous et chacun, dans les tentes et les maisons délabrées, les faire parler.

Dans les faits, la réserve est condamnée à être démantelée. Pour faire place au progrès, soutenu par des capitaux américains. La petite communauté de Montagnais, menacée de disparition, doit quitter la réserve en désuétude où elle était parquée, pour s'installer un peu plus loin. À Malioténam. Où on leur a construit de belles « maisons neuves ».

Bref, Florent débarque là en pleine crise. À l'intérieur même de la communauté, les avis sont partagés. Certains Amérindiens sont d'avis qu'il faut faire comme les Blancs, adopter leur mode de vie, travailler à s'enrichir.

Autrement dit, ils sont tentés de se ranger du côté des dignitaires de l'endroit. De monsieur le Maire, qui voudrait « blanchir » les Amérindiens. Comme le raconte Florent: « Il a enjoint les Montagnais à se fondre dans la société des Blancs de façon à "apprendre plus vite". Pour les aider, il préconise de fermer la réserve, dont l'emplacement pourrait devenir « un des plus beaux quartiers de Sept-Îles, pendant que Malioténam serait une réserve modèle, ouverte sur le progrès ».

Mais certains Montagnais résistent, font valoir leurs droits, luttent pour conserver leurs valeurs, en harmonie avec leur mode de vie ancestral de plus en plus mis à mal. Déjà, la chasse et la pêche, dans les territoires, là-bas, ne sont plus ce qu'elles étaient.

Ainsi: « *Je viens de faire une entrevue chez un couple déprimé, l'homme surtout. Il m'a parlé de la vie que les Indiens menaient avant. Ils étaient libres, tranquilles, n'avaient pas peur des Blancs, n'en voyaient jamais sur les Territoires. Il m'a dit aussi que c'était dur de vivre seuls aussi loin, dix ou onze mois par année, sans aide, sans secours; mais ils étaient heureux ("on n'avait personne sur le dos").* »

Le fossé entre les générations s'agrandit. Les jeunes ne trouvent leur place ni du côté de leurs aînés, ni du côté de la civilisation blanche, pour laquelle ils sont mal outillés, où ils sont ostracisés. L'alcool fait des ravages.

C'est tout cela que Florent va découvrir. Qui va l'amener à ouvrir les yeux. Et à faire des rapprochements avec sa propre condition de Canadien français né pour un p'tit pain et celle des Montagnais.

Du genre: « *Ils ont beaucoup d'enfants, rient beaucoup, sont très attachés à la parenté. En plus d'être rieurs, ils aiment se moquer d'eux-mêmes (et des autres aussi, j'en sais quelque chose...), ils aiment jaser et, à part le Chef Bellefleur et quelques autres, ils sont plutôt doux (je maintiens mon idée). Ils sont patients aussi, peut-être un peu trop. Ça aide à comprendre tout ce qui leur est arrivé. Ils ont pris le même pli que nous autres, je trouve.* »

C'est l'effet miroir du roman qui frappe. Malgré quelques descriptions un peu trop détaillées qui ralentissent le récit: on sent, par bouts, derrière, la patte du sociologue chevronné soucieux de précision...

Reste que la crise que traverse la réserve sert de microcosme. Et de révélateur. Tout du long, le héros lui-même est en crise. Il n'arrive pas à surmonter ses handicaps, à s'adapter, à comprendre, tout simplement, ce qui se passe autour de lui. Et en lui.

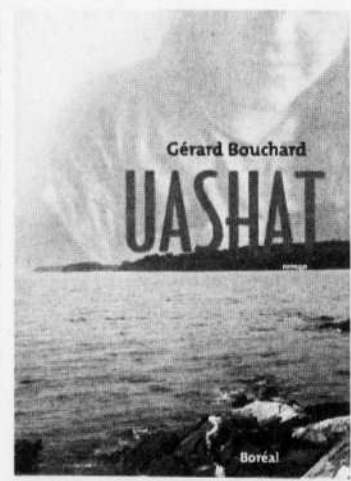
Le livre s'ouvre et se ferme sur un mot du professeur qui a envoyé Florent, mal préparé, dans la réserve. Il s'en mord les doigts aujourd'hui. Publier le journal de son ex-étudiant, dont il a perdu la trace, c'est une façon de se dédouaner.

Nous, de notre côté, on veut savoir. Qu'est-il advenu de Florent? On veut la suite!

Collaboratrice du Devoir

UASHAT

Gérard Bouchard  
Boréal  
Montréal, 2009, 328 pages

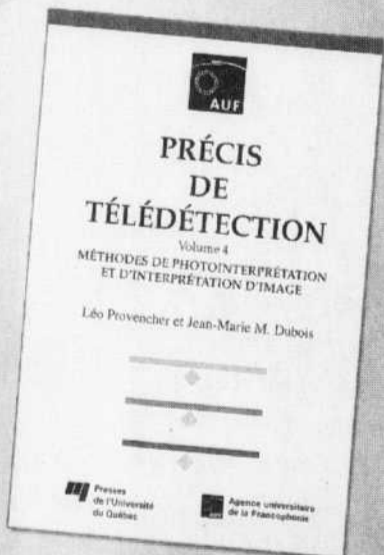
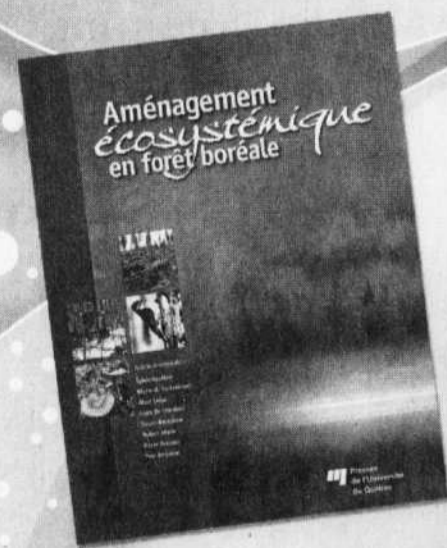


Les Presses de l'Université du Québec  
félicitent les auteurs des livres

PRÉCIS DE TÉLÉDÉTECTION, VOLUME 4  
et

AMÉNAGEMENT ÉCOSYSTÉMIQUE  
EN FORÊT BORÉALE

Lauréats du Prix de la Ministre de l'éducation,  
du loisir et du sport 2009



Presses  
de l'Université  
du Québec

www.puq.ca

COMPLETEZ  
VOS SÉRIES

DU 28 MAI AU 30 JUIN 2009  
OBTENEZ

10% DE RABAIS  
A L'ACHAT DE 3 BD ET PLUS\*

15% DE RABAIS  
A L'ACHAT DE 6 BD ET PLUS\*

30% DE RABAIS  
A L'ACHAT DE 12 BD ET PLUS\*

Le plus GRAND choix  
de BD au Québec!

Librairie  
Monet

librairiemonet.com

Galeries Normandie - 2752 de Salaberry, Montréal H3M 1L3 T 514 337-4083



Du bon usage  
du roman

Disponible en kiosque et en librairie

Isabelle Daunais  
François Ricard  
Alain Roy  
Maxime Prévost  
Julia Chamard-Bergeron  
Yannick Roy

l'Inconvénient no 37

Aussi dans ce numéro

Pierre Bayard  
David Dorais  
Geneviève Letarte  
Réjean Beaudoin  
Gilles Marcotte

www.inconvenient.ca

## LECTURES D'ÉTÉ

POLAR

## Solide cocktail estival

Au programme: Donna Leon, Michael Connelly, Arnaldur Indridason et Phillip Kerr

MICHEL BÉLAIR

Les gros canons de l'été se pointent déjà! Sans compter un nouveau vieux Westlake et l'intégrale des nouvelles de Raymond Chandler chez Omnibus, quatre grandes pointures sont déjà installées sur les rayons des librairies depuis quelques semaines. Et pas des moindres puisqu'on y retrouve Phillip Kerr, avec une sorte de suite à sa très célèbre «Trilogie berlinoise», Donna Leon, qui va mener le commissaire Brunetti à Murano, Arnaldur Indridason, avec une enquête sur le meurtre d'un petit islandais d'origine thaïlandaise, et même Michael Connelly, qui a le culot de faire se rencontrer Harry Bosch et Mickey Haller, l'avocat à la Lincoln. Selon la température, celle de vos humeurs comme celle du thermomètre — autant pour le rosé que la crème solaire —, vous n'aurez que l'embarras du choix une fois l'été venu...

Phillip Kerr reprend les choses là où il nous avait laissés, ou presque, à la fin de sa trilogie. Nous sommes en 1947, près de Dachau, et l'ancien commissaire de police Bernhard Gunther essaie de se reconverter en hôtelier. Rapidement, la vraie vie se charge de le ramener à Munich, où il ouvre un bureau d'enquêteur bientôt spécialisé dans la recherche de nazis en fuite. Cher Bernie! Pince-sans-rire, un peu cynique, il joue toujours le rôle difficile de l'Allemand qui n'a rien voulu de ce qui est arrivé et qui a navigué à travers l'horreur en essayant d'être fidèle à ses principes. Là encore, il arrivera à peine à s'en sortir face aux forces conjuguées de certains intérêts financiers et militaires. Un coup de pinceau lumineux sur une époque particulièrement sombre, tellement lumineux que le livre vient de remporter le Prix du polar européen 2009.

Donna Leon, elle, nous revient avec sa galerie de personnages: l'élégant Guido Brunetti, son intello de femme, Paola, et leurs deux enfants maintenant presque adultes, sans oublier la *señora* Elettra et l'infâme vice-questeur Pata, bien sûr. Cette fois, l'essentiel de l'enquête se dé-

MYCHELE DANIAU AFP  
Arnaldur Indridason

roule sur l'île de Murano, où la découverte d'un cadavre devant le four d'un atelier de verre fera remonter, encore une fois, toute la corruption ordinaire et quotidienne dans laquelle baigne allégrement le pays du Cavaliere. Fine observatrice des mœurs d'une Europe oscillant entre la décadence dorée et la nécessité d'un renouveau plus égalitaire, Donna Leon nous livre une autre remarquable esquisse du monde tel qu'il est aussi.

## En plein hiver

Avec le commissaire Erlendur, on plonge par contre en plein hiver. Le corps d'un enfant, le petit Elias, âgé de 12 ans, est retrouvé vidé de son sang entre l'école et la maison, dans un quartier populaire de Reykjavik. Est-ce un crime raciste? L'enquête dévoilera que c'est en fait bien pire que cela: c'est un assassinat «ordinaire», sans véritable motif, un crime commis par désœuvrement, comme il semble s'en commettre de plus en plus chaque fois que l'espoir n'a plus cours et que la vie est devenue plate, vide... Un Indridason encore plus dur et plus froid qu'à l'habitude: à ne consommer qu'à petites doses, en soirée, près d'un feu.

Quant à Michael Connelly, son gros *courtroom novel* nous fait découvrir les méandres du système judiciaire américain. Haller doit s'occuper en priorité des dossiers d'un confrère assassiné; c'est l'enquête qu'il mène sur ce meurtre qui lui fera rencontrer Harry Bosch... qui ne joue pas ici, précisons-le tout de suite, son plus grand

rôle. Parmi ces affaires en cours, Haller découvre d'abord un procès aussi imminent qu'immense mettant en cause un *mogul* hollywoodien accusé du meurtre de sa femme. L'intrigue est bien menée, passionnante et pleine de rebondissements à la façon d'une bonne série américaine. Si on devine assez rapidement comment Haller parviendra à tirer son client d'affaire, il serait étonnant que vous réussissiez à voir venir ce qui ne sera dévoilé qu'à la toute fin.

Le Devoir

## LA MORT, ENTRE AUTRES

Phillip Kerr  
Traduit de l'anglais  
par Johann-Frederik Hel Guedj  
Éditions du Masque  
Paris, 2009, 406 pages

## REQUIEM POUR UNE CITÉ DE VERRE

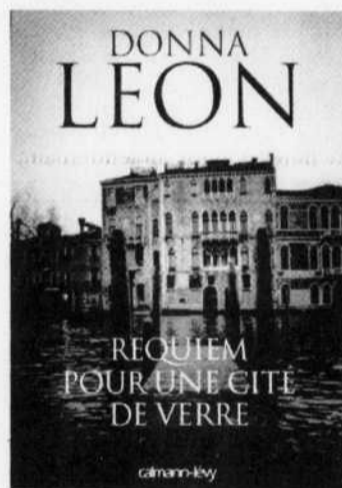
Donna Leon  
Traduit de l'anglais  
par William Olivier Desmond  
Calmann-Lévy  
Paris, 2009, 284 pages

## HIVER ARCTIQUE

Arnaldur Indridason  
Traduit de l'islandais  
par Eric Boury  
Éditions Métailié  
Paris, 2009, 334 pages

## LE VERDICT DU PLOMB

Michael Connelly  
Traduit de l'américain  
par Robert Pépin  
Seuil Policiers  
Paris, 2009, 460 pages



BEAUX LIVRES

## Architectures de demain

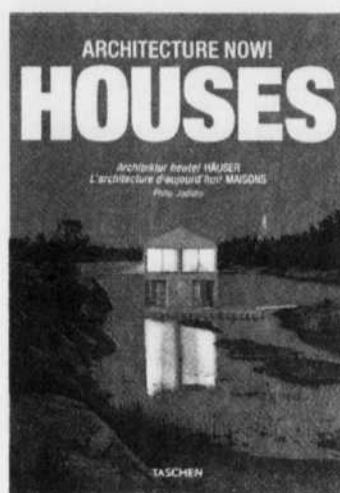
ISABELLE PARÉ

Baromètre de la civilisation, l'architecture est un puissant révélateur de l'état d'une société, de ses préoccupations, ses idéaux, ses ambitions. *Architecture Now!*, un concentré du meilleur cru architectural des cinq dernières années, révèle une architecture en pleine mutation, évoluant à vitesse grand V, en quête de nouveaux repères et d'une efficacité retrouvée.

Pour les mordus d'architecture, ces dernières parutions signées Philip Jodidio, historien de l'art diplômé de Harvard et auteur d'ouvrages sur de nombreux architectes phares, dont les Tadao Ando, Renzo Piano et Jean Nouvel, sont un véritable régal.

Des falaises de la Nouvelle-Zélande aux profondeurs de la Patagonie, on y découvre des réalisations intelligentes, qui réinventent l'architecture dans une pluralité de styles et de matériaux. On n'y étale pas la tendance ou la mode du jour, mais plutôt l'innovation, l'audace, la recherche de pistes nouvelles pour bâtir le quotidien.

Que ce soit dans des édifices publics aux dimensions magistrales ou dans de



simples maisonnettes d'une dizaine de mètres carrés, la sélection de Jodidio témoigne d'une architecture en pleine mutation, rendue possible par l'usage croissant de l'ordinateur et la recherche incessante de l'efficacité énergétique.

L'architecture verte, considérée comme un courant marginal il y a encore une décennie, s'érige maintenant en chef de file; elle est devenue incontournable même pour les firmes d'architecture les plus réputées au monde. Les images de bâtiments verts prouvent que le design n'a plus à pâtir du souci écologique et impose même ces

nouveaux codes esthétiques avec la prédominance de la pierre, du bois et du verre.

*Houses & Green* met au premier plan une myriade de projets plus éclatés les uns que les autres, avec un bâtiment anti-smog, un musée fait de tubes de carton et de conteurs de métal et les murs végétaux de Patrick Blanc.

L'auteur a trié sur le volet non seulement de beaux bâtiments, mais aussi ceux qui font voler en éclats les règles du plan architectural, en éliminant la notion traditionnelle de pièces et d'étages. Aires ouvertes, maisons construites en sous-sol ou sur les toits. Les architectes y réinventent le b-a-ba de l'architecture, perçant les ouvertures, éliminant même parfois la notion de murs denses à l'extérieur pour envelopper leurs constructions d'enveloppes diaphanes, d'écrans perforés et même de tente!

Le Devoir

## HOUSES

## ET GREEN

Philip Jodidio  
Taschen  
Architecture Now!  
Cologne, 2009,  
tous les deux 416 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Histoires de chiens

ANNE MICHAUD

Si vous êtes le moins observateur, vous avez sûrement remarqué que nos amis à quatre pattes se saluent en se reniflant le derrière et qu'ils font aussi parfois la même chose avec les humains qu'ils rencontrent. C'est une habitude universelle (et parfois embarrassante...), qui s'explique de manière rationnelle mais qui peut aussi donner lieu à des explications fantaisistes et amusantes. À cet égard, *Pourquoi les chiens reniflent-ils les derrières?* propose une explication absolument loufoque mais tellement rigolote qu'on ne regardera jamais plus un chien renifler les fesses d'un autre chien ou d'un humain sans rigoler.

Puisque les relations entre chiens dépendent absolument de leur odorat, imaginez le drame d'un chien qui ne sentirait rien. Il ne s'intéresserait ni aux poubelles, ni aux bornes-fontaines, ni à toutes ces choses odorantes qui font le bonheur des toutous... Mais surtout, il ne pourrait jamais entrer en contact avec ses

congénères! C'est le cas de la pauvre Truffette, qui trouve la vie de chien décidément bien ennuyeuse jusqu'à ce qu'un joli animal noir et blanc fasse son entrée dans sa vie... et dans celle de ses maîtres, qui devront faire des provisions de jus de tomate!

Collaboratrice du Devoir

## POURQUOI LES CHIENS RENIFLENT-ILS LES DERRIÈRES?

Texte de Dawn McMillan et Bert Signal  
Traduction de Louise Chabaliar  
Illustrations de Ross Kinnaird  
Les 400 coups, Montréal, 2009  
32 pages, 4 ans et plus

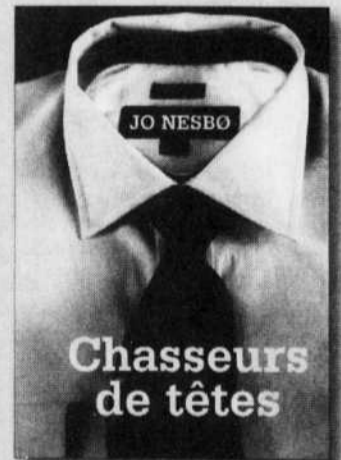
## LE CHIEN QUI NE SENTAIT RIEN

Texte d'Emily Jenkins  
Traduction d'Hélène Rioux  
Illustrations de Pierre Pratt  
Éditions Scholastic, Toronto, 2009  
32 pages, 4 ans et plus

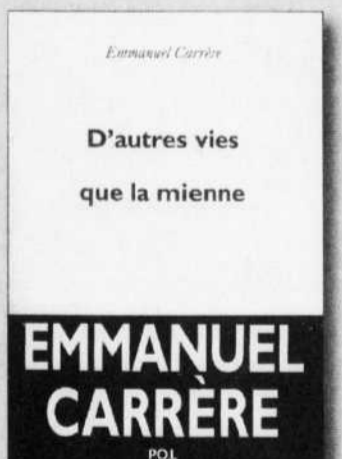
## DES LIVRES POUR PASSER UN BEL ÉTÉ



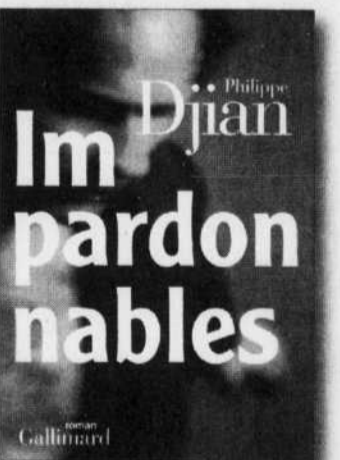
Un magistral exercice d'admiration où le romancier tchèque exhume ou réhabilite peintres, musiciens et écrivains. Des rencontres lumineuses loin des modes et des sentiers battus.



Dans cette histoire, tout le monde veut quelque chose, et personne n'a rien gratuitement. La chasse aux têtes est ouverte, mais pas sans tuer...



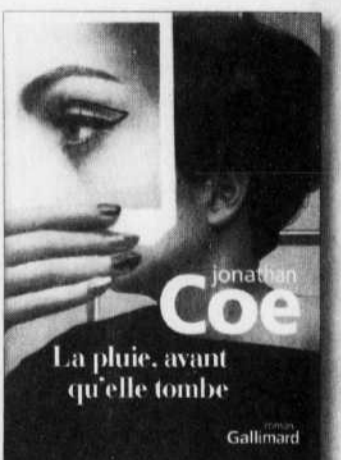
Étonnant d'émotion et de pertinence, le livre d'Emmanuel Carrère est une réflexion sur l'amour conjugal, la justice et la confrontation avec la mort. Le livre de toute vie.



Un vieil écrivain confronté au dur métier de vivre et d'aimer. Une fiction ironique et méditative, noire et attachante. Djian, ici au meilleur de son talent!



Il a admiré Sartre, aimé Beauvoir et réalisé l'un des films les plus extraordinaires de l'histoire du cinéma, *Shoah*. Claude Lanzmann revient avec une acuité remarquable sur ses voyages, ses rencontres et ses combats.



Superbe et méditatif mélodrame, centré sur des figures de femmes se léguant le malheur en héritage de génération en génération. L'œuvre la plus poignante d'un romancier virtuose.

GALLIMARD

## PRIX ÉMILE-NELLIGAN

## FÉLICITATIONS à la lauréate 2008



Catherine Lalonde,  
*Corps étranger*,  
Québec Amérique / la passe du vent

Marc-Antoine K. Phaneuf,  
*Téléphons de la Grande Surface*,  
Le Quartanier

## et aux finalistes 2008



François Turcot,  
*Derrière les forêts*,  
La Peuplade

FONDATION ÉMILE NELLIGAN

## LECTURES D'ÉTÉ

ESSAI

## La crise selon Vladimir Pozner, entre reportage et littérature

L'écrivain, décédé en 1992, fut l'ami de Brecht, Picasso, Oppenheimer, Chagall, Bunuel, Chaplin. Ses livres engagés ont très bien passé l'épreuve du temps.

GUY TAILLEFER

Le 4 janvier 1936, le *New York Times* publie une annonce d'une grande ingénuité. Son titre: *Le monde des affaires n'est pas mauvais*. La Grande Dépression a fait une réputation injuste aux hommes d'affaires, plaide la publicité imprimée sur deux tiers de page, en les présentant «comme inhumains, égoïstes, parasitaires, intéressés aux bénéfices et non aux hommes, à la propriété et non au progrès. Et cependant, existe-t-il au monde quelqu'un qui ait manifesté plus d'intérêt pour le genre humain et pour les problèmes de l'individu que le businessman américain?»

L'histoire ne dit pas combien de lecteurs en sont restés pantois. En 1936, les États-Unis sont encore loin d'être sortis de la crise, malgré l'arrivée, trois ans plus tôt, de Franklin D. Roosevelt à la présidence américaine et malgré le New Deal. Effondrement boursier, bancaire et industriel, taux de chômage stratosphérique... Il faudra en fait attendre l'odieux coup de pouce de la Seconde Guerre mondiale pour que le monde retombe sur ses pieds.

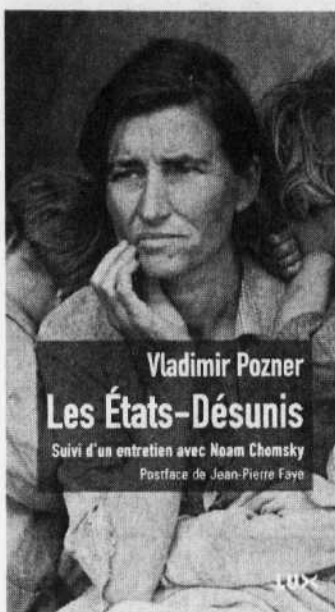
Dans l'intervalle, le peuple en colère s'est organisé. Une époque exceptionnelle au plan de la mobilisation sociale. La gauche, pour ne pas dire la gauche communiste, prend racine dans les milieux popu-

lares, ce dont se souviennent, non sans nostalgie, les Howard Zinn et Noam Chomsky de ce monde. Rien à voir, à ce titre, avec la crise actuelle.

## Durée de la cupidité

La cupidité de Wall Street ne date pas d'hier. «Pas mauvais», le monde des affaires? Il faut lire

Né en 1905, décédé en 1992, il fut scénariste à Hollywood, ami de Brecht, Picasso, Chagall, Bunuel, Chaplin



il y en a tant en Amérique», dit-il encore. La roue, ça ne se réinvente pas.

Publié pour la première fois en 1938, *Les États-Désunis* ont immédiatement été remarqués pour la nouveauté de sa forme: entre reportage et littérature, Pozner invente un genre littéraire singulier, à la lisière de l'*inventaire du monde* et [de l'] *invention du roman*, selon la formule de l'écrivain espagnol Jorge Semprún. Montage, collage, mosaïque, prose documentaire, littérature factuelle... Le procédé ne se laisse pas définir si facilement, d'autant moins que le propos possède une grande unité de ton.

L'écrivain-poète-militant de gauche-grand reporter est un lecteur avide de journaux, à commencer par le *Daily Worker*. Il plonge la tête la première dans l'âme américaine, s'installant chez des amis à Harlem dont il décrit la vie quotidienne, racontant les briseurs de grève de l'agence Pinkerton, l'exploitation des travailleurs des mines de la Virginie occidentale, défilant sur Wall Street. Il suit le procès en divorce intenté par son mari à

une certaine Mme Eaton, qui a commis «l'imprudence de penser», prête sa voix littéraire à Ruby Bates, une jeune femme qui refuse de se faire complice du mensonge raciste des autorités qui veulent la faire passer pour la victime d'un viol commis par neuf garçons noirs. C'est l'«affaire de Scottsboro»: «J'ai connu des Noirs depuis que je suis née», raconte Ruby. Il y en avait trois ou quatre à l'usine de Huntsville où j'ai commencé à travailler. J'avais à leur égard un complexe d'infériorité[sic]. Je pensais qu'ils étaient inférieurs aux Blancs. On me l'avait appris à l'école, je ne l'aurais jamais trouvé toute seule.»

Communiste, Vladimir Pozner? «Il ne se définissait pas comme tel, mais si on lui posait la question, il répondait oui, dit son fils André, joint la semaine dernière à Paris. De toute façon, ce n'était pas le genre de type à se définir, en fait. Il ne parlait pas tellement de lui-même.» Comme sa prose.

Un écrivain aussi important que discret, écrit l'éditeur en quatrième de couverture. Discret? Sa biographie donne plutôt l'impression du contraire. Comme s'il avait été de tous les grands événements du XX<sup>e</sup> siècle et qu'il avait rencontré tout le monde.

Né en 1905, décédé en 1992, il fut scénariste à Hollywood, ami de Brecht, Picasso, Oppenheimer, Chagall, Bunuel, Chaplin... Par ses parents, sa vie a oscillé entre la France et la Russie. En 1917, à Petrograd, la révolution passe littéralement sous ses fenêtres. Il est proche de Gorki, fréquente Maïakovski, devient poète en russe. Il retourne en France dans les années 20 où il devient écrivain de langue française (*Tolstoï est mort*, en 1935; *Le Mors aux dents*, en 1937). En 1939, il travaille à la libé-



Vladimir Pozner en 1936 à bord du *Champlain*, en route pour les États-Unis

tion des intellectuels républicains espagnols détenus dans les camps français. Antifasciste notoire, juif, il s'exile aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale. Dès la Libération, il revient à Paris où, à partir de 1947, avec sa femme Ida, il accueille des cinéastes américains victimes du maccarthisme. En 1962, *Le Lieu du supplice*, chroniques de la guerre

d'Algérie, lui vaut un plastique à domicile de l'OAS et un long coma. Il survit, comme lui ont très bien survécu ses *États-Désunis*.

Le Devoir

## LES ÉTATS-DÉSUNIS

Vladimir Pozner  
Lux  
Montréal, 2009, 358 pages

HISTOIRE

## Un Papineau perplexe chez l'Oncle Sam

Pour le chef patriote, New York est une «caverne de voleurs»

MICHEL LAPIERRE

En 1838, Amédée Papineau, en exil à cause de la répression de la révolte des Patriotes du Bas-Canada, découvre une république qui, «avant 50 ans», formera, selon lui, «le premier empire du monde». Il ajoute: «Ici règnent l'égalité et la liberté. Tout le monde est riche...» Mais, en 1841, il décrit New York, métropole du pays, comme une «caverne de voleurs». À quoi bon fuir le «tyran» britannique pour être avec l'esclavage américain?

S'il ne se pose pas explicitement cette question, Amédée Papineau (1819-1903), le fils aîné

de Louis-Joseph, chef politique des Patriotes, n'en devient pas moins perplexe devant les États-Unis. L'un des fondateurs, à Montréal, des Fils de la Liberté, dressés contre le joug monarchique anglais et inspirés des Sons of Liberty de la révolution américaine, il voit, en 1838, dans la république où il s'est réfugié la terre de la démocratie mais aussi, trois ans plus tard, un pays menacé par le règne de l'argent.

Le tome premier (1831-1841) de la *Correspondance inédite d'Amédée Papineau*, éditée par Georges Aubin et Renée Blanchet, témoigne de cette évolution dans une lettre

que l'exilé envoie, à 18 ans, à son frère Lactance et dans une autre, à 22 ans, à ses parents, alors réfugiés à Paris.

Malgré tout, Amédée Papineau préconisera, de concert avec son père, l'annexion du Canada aux États-Unis, qui, pour lui, demeurent beaucoup plus ouverts que son pays natal aux «droits de l'homme» et à la «foi démocratique» qu'il célèbre après avoir terminé ses études de droit à Saratoga. Déjà, en 1839, il envisage l'Union du Haut et du Bas-Canada, qui se prépare, comme une simple étape vers la chute du pouvoir colonial et monarchique.

«Demandons, écrit-il, et obtenons l'Union... Deux ans après, le Canada sera en état de se soulever en masse depuis le Détroit jusqu'à Gaspé, en un seul jour et avec succès.» Fougueux et naïf, Amédée Papineau rêve de la libération des «esclaves» de la reine Victoria, jeune fille de son âge qu'il appelle avec mépris «Miss Vic». Il voyait le Bas-Canada



JACQUES NADEAU LE DEVOIR  
Louis-Joseph Papineau, sculpteur sur une façade de la rue Saint-Denis à Montréal

nada comme une «nouvelle Pologne» en lutte non plus contre la domination russe mais contre son équivalent anglais.

Il inscrit son idéal politique, hérité de son père et de son grand-père, dans un mouvement international d'avant-garde, fondé sur le principe de l'émancipation des peuples. En évoquant Lamennais, penseur libéral français et ami de la famille, il souhaite «la destruction de toutes les tyrannies sur toute la face du globe».

Joseph-François D'Avignon (1807-1867), l'un des chefs patriotes des comtés de Rouville et de Chambly, également en exil dans l'État de New York, où il épouse une Américaine, a sans doute un peu les mêmes idées. Le jeune Papineau fait souvent allusion à lui dans sa correspondance.

Les lettres inédites de cet autre réfugié, toutes écrites en anglais, adressées à son fils, étudiant en pharmacie à Montréal, et publiées dans *D'Avignon, médecin, patriote et nordiste*, de l'historien Jean Lamarre, n'ont ni la ferveur révolutionnaire ni la hauteur de vues d'Amédée Papineau. Mais, en s'engageant comme médecin dans l'armée nordiste, D'Avignon défend, présume-t-on, la cause de la libération des Noirs contre le Sud esclavagiste.

Ce qui rapprocherait son action, au cours de la guerre de Sécession (1861-1865), du progressisme cher aux plus éclairés et aux plus conséquents de

les Patriotes. Mais, comme le mentionne Lamarre, elle résulte aussi d'un désir d'améliorer sa situation financière et d'atteindre la respectabilité dans son pays d'adoption.

Il n'y avait qu'Amédée Papineau, plus jeune et plus idéaliste, pour écrire à ses parents à 22 ans: «Plus j'avance dans la vie et plus je suis convaincu que l'or fait tout dans ce monde.» C'était une prise de conscience cruciale de la part du révolutionnaire-né.

Collaborateur du Devoir

## CORRESPONDANCE

TOME I  
Amédée Papineau  
Michel Brûlé  
Montréal, 2009, 560 pages

## D'AVIGNON, MÉDECIN, PATRIOTE ET NORDISTE

Jean Lamarre  
VLB  
Montréal, 2009, 192 pages

Romain Gary (Emile Ajar)  
**La vie derrière soi**

**Les livres qui ne circulent pas meurent**

**L'ÉCHANGE**  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL, 514-523-6389

**Colette BAILLARGEON**

**EN VACANCES AVEC...**

**Français-Mathématiques pour tout le primaire**

Cahiers de révision  
128 pages chacun  
16,75 \$ chacun

Pour la révision en temps de vacances, mais aussi pour faire le point en tout temps de l'année.

En vente dans toutes les librairies.  
La tarification est indiquée sous réserve de modifications.

GUÉRIN, éditeur ltée  
514-842-3481

NOUVELLE PARUTION

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

**Un siècle d'histoire**  
par Denis Goulet

Un livre coédité par Bibliothèque et Archives nationales du Québec et les Éditions Fides

Cet ouvrage richement illustré relate l'histoire fascinante de la rencontre de trois grandes institutions – la Bibliothèque nationale du Québec, les Archives nationales du Québec et la Grande bibliothèque du Québec –, lesquelles ont donné naissance à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ).

39,95 \$ (taxe en sus) / 360 pages couleur

En vente dans les librairies et à la Boutique de la Grande Bibliothèque (boutique@banq.qc.ca, 514 873-1101, poste 3424 ou sans frais d'ailleurs au Québec au 1 800 363-9028, poste 3424)

Bibliothèque et Archives nationales Québec FIDES ISBN 978-2-7621-2810-9

## LECTURES D'ÉTÉ

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Pas de vacances pour les idées

Les lecteurs d'essais ne s'attendent pas, j'imagine, à ce qu'on leur propose, pour l'été, un programme intellectuel allégé. Même sous le soleil estival, ils aspirent sûrement à penser en s'inspirant des meilleurs ouvrages d'idées parus depuis l'automne. Aussi, pour les satisfaire, voici quelques suggestions de lectures costaudes, puisées dans les nombreux essais québécois publiés récemment.



LOUIS CORNELLIER

Malheureusement peu commenté depuis sa sortie en octobre dernier — une réaction qui confirme, d'une certaine manière, l'apathie nationale montrée du doigt dans le titre de l'ouvrage —, *La Fatigue politique du Québec français* (Boréal, 2008), du philosophe Daniel D. Jacques, est probablement l'essai le plus fort et le plus dérangeant paru au Québec dernièrement.

Empreint d'une gravité et d'une mélancolie non feintes, il explore les raisons de l'ambivalence politique québécoise — la Révolution tranquille nous aurait fait passer d'un investissement identitaire religieux à un souci de souveraineté culturelle en négligeant la nécessité d'une refondation politique — et conclut à la fin de l'idéal indépendantiste; désormais arrivé dans une impasse irréductible. Jacques souhaitait l'indépendance, comme Hubert Aquin, son maître à penser, mais, aujourd'hui, être fidèle à l'esprit de ce dernier, constate-t-il, passe par «la volonté de prendre en charge, par devoir de solidarité, l'aspect proprement dramatique de notre destin», c'est-à-dire par la reconnaissance de notre impuissance à réaliser cet idéal.

On peut, avance-t-il, s'y tenir, mais ce serait s'exposer à trois périls: la mauvaise foi (être dans le Canada, mais sans y participer vraiment), le mépris de soi (l'échec finit par déprimer) et le déni du réel (pendant qu'on rêve, on n'agit pas). Aussi, non sans tristesse mais avec résolution, le philosophe prône plutôt «un retour progressif et réfléchi de notre collectivité dans l'espace canadien».

Jacques, qui prend dans ces pages le beau risque du courage intellectuel, ne convaincra pas les ardents souverainistes. Il leur impose, au moins, le devoir de rendre raison à neuf de la pertinence de leur option, paradoxalement nécessaire et, pour l'heure, irréalisable.

Le politologue Christian Dufour, lui, laisse toutes les options nationales ouvertes, mais s'inquiète, dans *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton* (Les Éditions réunies, 2008), de notre mollesse individuelle et collective dans la défense de la place du français au Québec. Sous prétexte d'ouverture et de tolérance, écrit-il, «on en vient à valoriser à ce point le bilinguisme et l'anglais qu'on ne se préoccupe plus vraiment de la prédominance du français dans toute une série de domaines».

Or, le Québec, s'il a partie liée, pour une part, avec l'anglais, par son histoire et sa géographie, reste une nation

essentiellement française qui, sauf à se renier elle-même et à se préparer, ce faisant, de bien tristes lendemains, doit s'affirmer en ce sens, dans les domaines privé et public.

La grande originalité de l'essai de Dufour consiste à s'opposer à l'idée reçue, véhiculée même par des bonzes péquistes, selon laquelle tous les Québécois devraient être bilingues. Ce serait, dit-il, la fin du Québec français.

Le débat sur la place du privé en santé, entretenu à la fois par des idéologues de droite et par les ratés occasionnels du système public, ne s'épuise pas. Les opposants à une place accrue du privé en santé avaient la morale de leur côté. L'idée qu'on puisse s'acheter la santé, voire la vie, en passant devant plus pauvre que soi, est, en effet, scandaleuse sur ce plan. L'argument de l'efficacité, toutefois, donnait de l'élan à l'autre camp.

La publication de *Le Privé dans la santé. Les discours et les faits* (Presses de l'Université de Montréal, 2008), une somme réalisée par une équipe multidisciplinaire de spécialistes sous la direction des Béland, Contandriopoulos, Quesnel-Vallée et Robert, est venue terrasser les partisans du privé efficace.

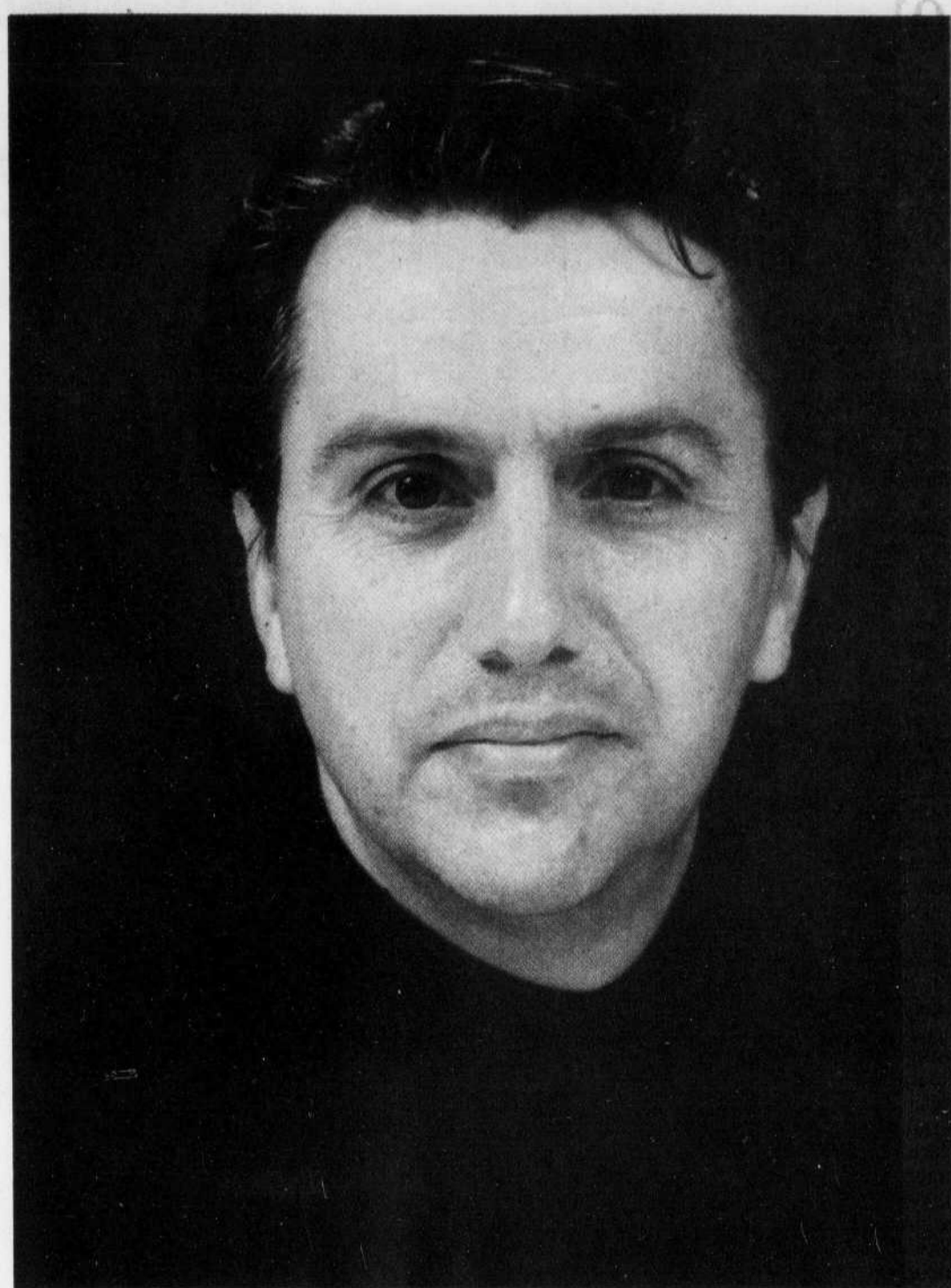
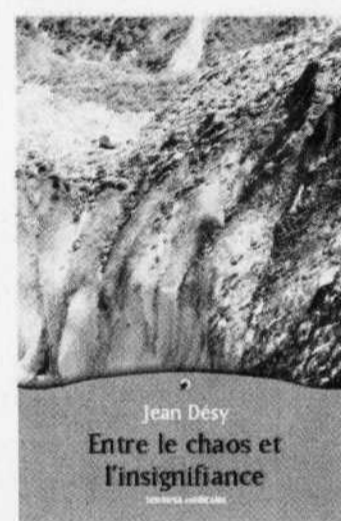
Les conclusions de cet ouvrage savant sont catégoriques. «Les arguments habituels concluant à la non-viabilité du système public sont scientifiquement peu fondés», peut-on y lire. Plus encore: «Les pays les plus performants sont ceux où le financement, la prestation des services et la gouvernance sont assurés par le secteur public. À l'inverse, les pays les moins performants sont ceux où le secteur privé assume ces trois fonctions.» C'est clair: et la morale et l'efficacité sont du côté des partisans d'un système public, qu'il s'agit de mieux organiser.

Et l'humanité, elle, se trouve dans une pratique médicale nourrie d'humilité et de confiance. C'est le message essentiel que livre le médecin et écrivain Jean Désy dans *Entre le chaos et l'insignifiance* (XYZ, 2009), un petit recueil d'«histoires médicales» inspirées par l'esprit de Jacques Ferron.

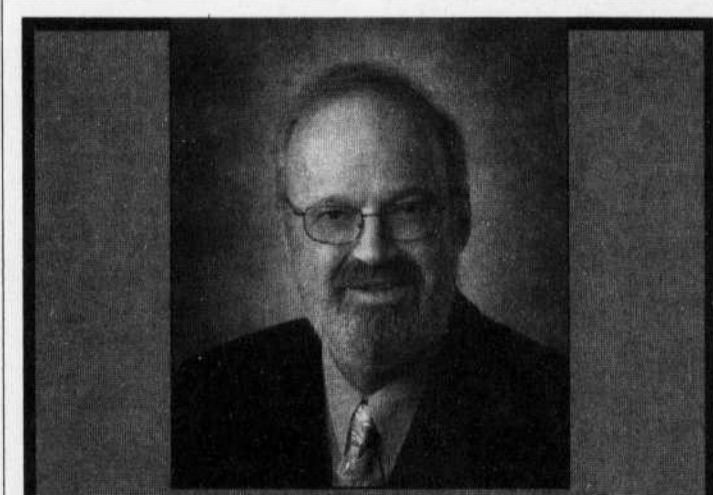
La médecine est bien sûr une science qui exige des compétences techniques, mais c'est aussi un art de la compassion: elle devrait être un dialogue amoureux dans lequel se partagent des états d'âme et qui s'apprend au contact de la littérature et de la philosophie, écoles d'humanité. En plaidant pour une pratique médicale humble et poétique, Jean Désy passera peut-être pour un naïf, mais il détonne bellement.

C'est d'ailleurs, tiens, l'été que je vous souhate, au diapason des ouvrages ici revus: humble, confiant, poétique, en santé, en français et ouvert sur un horizon politique, quel qu'il soit, souverainement pensé et choisi. Et en ma compagnie journalistique, de préférence.

louisco@sympatico.ca



La *Fatigue politique du Québec français* (Boréal, 2008), du philosophe Daniel D. Jacques, est probablement l'essai le plus fort et le plus dérangeant paru au Québec dernièrement. M. Jacques enseigne la philosophie au Collège François-Xavier-Garneau, à Québec.



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL félicitent

MARC VALLIÈRES

auteur de l'ouvrage  
*HISTOIRE DE QUÉBEC ET DE SA RÉGION, 3 TOMES*  
pour l'obtention du  
**PRIX CLIO-QUÉBEC 2009**



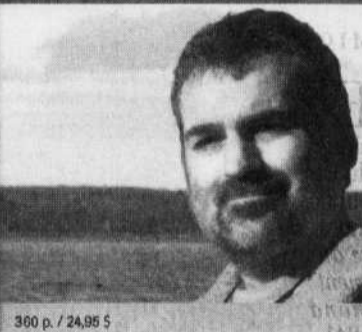
pul www.pulaval.com

Prix Trillium 2009

EN LICE POUR LE 22<sup>e</sup> PRIX TRILLIUM

L'eau de vie (Uisge beatha)

Daniel Marchildon



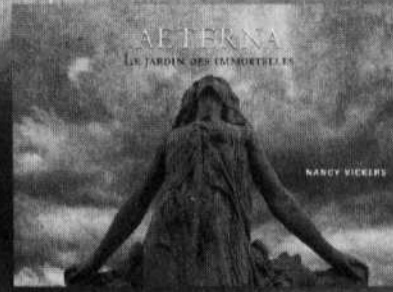
La fascinante odyssee du scotch  
de l'Écosse à la baie Georgienne

roman historique

• AUSSI EN LICE POUR LE  
**PRIX ÉMILE-OLLIVIER 2009**

• FINALISTE DU PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA 2009

**Aeterna**  
Le jardin des immortelles  
Nancy Vickers



Une promenade poétique envoûtante  
dans quelques-uns des plus beaux cimetières  
de l'Ontario et du Québec.

• FINALISTE DU PRIX LEDROIT - POÉSIE 2009

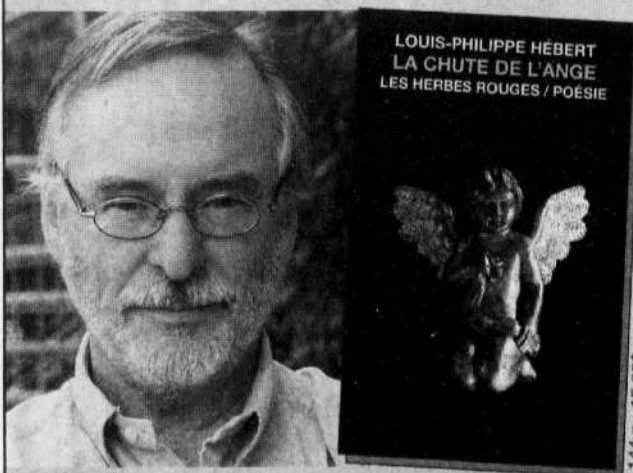
beau livre

Les Éditions  
**David**

EDITIONS DAVID.COM

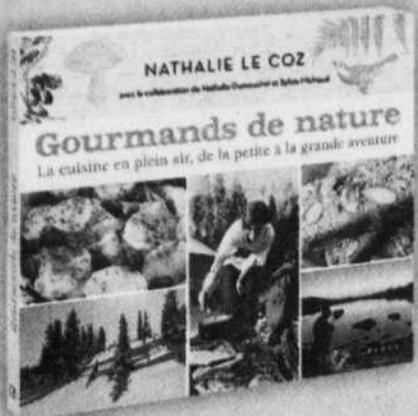


**LOUIS-PHILIPPE HÉBERT**  
La chute de l'ange



tout tombe avec toi  
toute ta vie se vide  
tout ce que tu as acheté  
va rejoindre tout ce que tu as vendu

LES HERBES ROUGES/POÉSIE



« Si vous aimez la cuisine en plein air, j'ai trouvé le livre parfait! »

Catherine Lachausée, Radio-Canada

**Une centaine de recettes et des photos remarquables!**

**NATHALIE LE COZ**  
**Gourmands de nature**  
La cuisine en plein air, de la petite à la grande aventure  
216 PAGES • 29,95 \$ • GUIDE



« Ce petit guide soulève le couvercle d'un coffre aux trésors méconnus. »

Louis-Gilles Francoeur, Le Devoir

« Je sens que je vais beaucoup recommander ce livre! »

Larry Hodgson, Le jardinier paresseux

« Je vous présente un livre qui est très, très agréable. »

Pierre Gingras, Radio-Canada

**Un guide unique en son genre!**

**ROGER LATOUR**  
**Guide de la flore urbaine**  
304 PAGES • 24,95 \$



« 36 témoignages très intéressants de gens d'affaires et de leaders qui font du bien! »

Isabelle Maréchal, 98,5 FM

« Un livre d'actualité en cette période de questionnement éthique. »

Gérald Fillion, RDI

**Élevons la barre de l'éthique dans nos organisations**

**LAURENT FONTAINE et THIERRY PAUCHANT**  
**36 façons d'être éthique au travail**  
258 PAGES AVEC CD • 24,95 \$ • ÉTHIQUE



« Le plus intense et le plus bouleversant des romans que j'ai lus depuis le 1<sup>er</sup> janvier! »

Didier Fessou, Le Soleil

« Un roman sublime! »

Le Monde du livre

**Lauréat du National Jewish Book Award 2007**

**MEIR SHALEV**  
**Le pigeon voyageur**  
480 PAGES • 29,95 \$ • ROMAN



**FIDES**

70 ans

de bonnes lectures

[www.editionsfides.com](http://www.editionsfides.com)



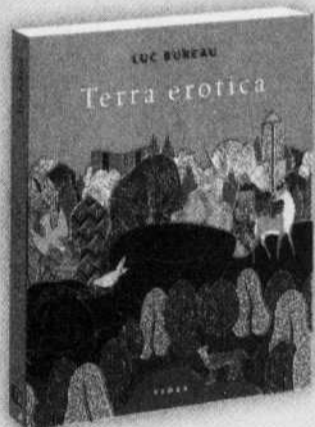
« Une lecture que j'ai adorée et que je vous recommande chaudement. »

Sylvie Lauzon, Rock Détente

« Une plume inspirée, des personnages attachants... un livre que l'on quitte difficilement. »

Pierre Turbis, FM 103,3

**DENIS ROBITAILLE**  
**Comme un refrain dans la ville**  
432 PAGES • 29,95 \$ • ROMAN



« Je me suis délectée de son érotisme terminologique, vernaculaire. »

Josée Blanchette, Le Devoir

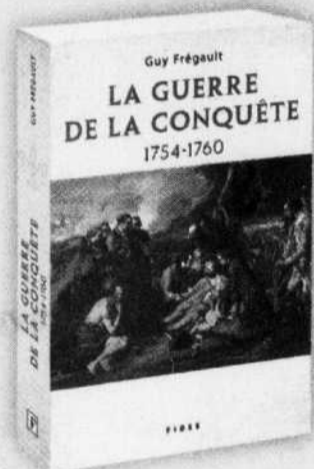
\*\*\*\*1/2

La Presse

« Magnifiquement bien écrit. »

Jean-François Nadeau, Radio-Canada

**LUC BUREAU**  
**Terra erotica**  
240 PAGES • 24,95 \$ • ESSAI



« Le meilleur ouvrage sur cette période troublée de notre histoire. »

Jacques Lacoursière

**GUY FRÉGAULT**  
**La guerre de la Conquête 1754-1760**  
520 PAGES • 29,95 \$ • HISTOIRE NOUVELLE ÉDITION



« Chacune des nouvelles parle de ce qui peut faillir chez l'être humain, la dignité, la volonté, la raison, et le fait avec beaucoup de sensibilité. »

Voir

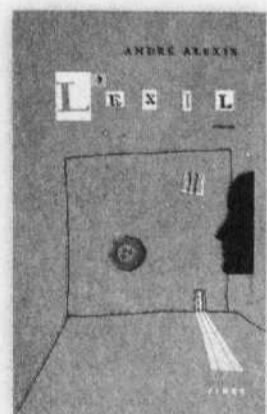
« [Dans ce recueil] on retrouve toutes les aspirations et les failles de l'être humain. »

L'actualité

« Un petit bijou de nouvelles »

Robert Frosi, Radio-Canada

**PIERRE POPOVIC**  
**Le dzi**  
168 PAGES • 21,95 \$ • NOUVELLES



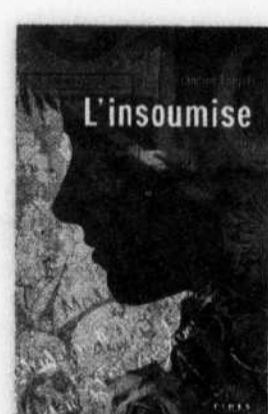
**ANDRÉ ALEXIS**  
**L'exil**  
544 PAGES • 34,95 \$ ROMAN



**LIONEL BERNIER**  
**La bataille de Forillon**  
570 PAGES • 29,95 \$ 2<sup>e</sup> ÉDITION • ROMAN



**TAHMIMA ANAM**  
**Une vie de choix**  
392 PAGES • 29,95 \$ ROMAN



**FRANCINE FORGET**  
**L'insoumise**  
416 PAGES • 29,95 \$ ROMAN

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE  
[www.livres-bq.com](http://www.livres-bq.com)



**Michael Delisle**  
**Helen avec un secret**

128 PAGES • 8,95 \$ NOUVELLES



**Isabelle Gaumont**  
**Cousine de personne**

168 PAGES • 9,95 \$ ROMAN



**Pierre Caron**  
**Thérèse**  
La naissance d'une nation, tome 1

592 PAGES • 16,95 \$ ROMAN HISTORIQUE



**Françoise Deroy-Pineau**  
**Marie de l'Incarnation**  
Femme d'affaires, mystique et mère de la Nouvelle-France

336 PAGES • 12,95 \$ BIOGRAPHIE

**20 ans**  
... et toutes ses lettres

**LE ROMAN D'AVENTURES DE VOTRE ÉTÉ!**

« Un délice du début à la fin. »

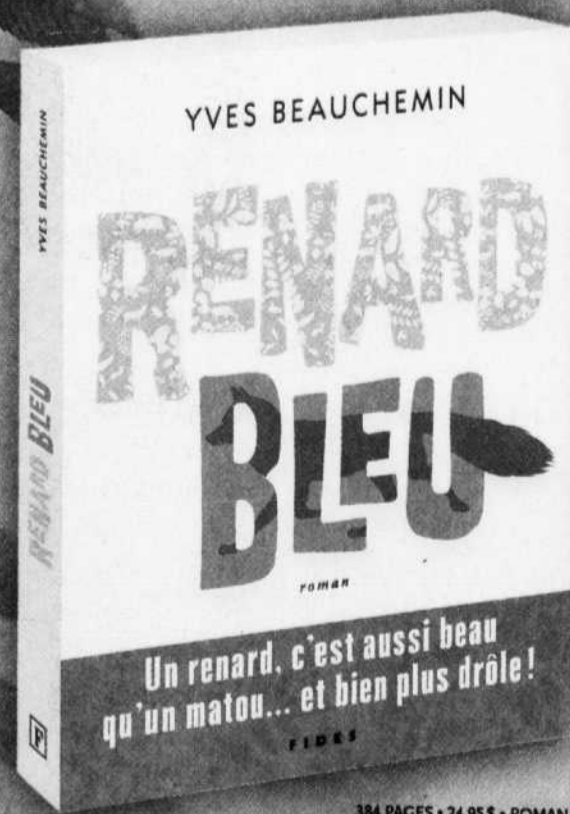
Jean Fugère, Première chaîne Radio-Canada

« Ce "roman pour tous" réserve à son lecteur de grandes joies, dont un nœud final des plus inventifs. »

Tristan Malavoy-Racine, Voir

« Un savoureux conte pour tous qui réjouira ses vieux fans tout en rejoignant un public de jeunes lecteurs. L'auteur y retrouve le style et la verve qui ont fait son succès. »

Jade Bérubé, La Presse



**YVES BEAUCHEMIN**

**RENARD BLEU**

Un renard, c'est aussi beau qu'un matou... et bien plus drôle!

384 PAGES • 24,95 \$ • ROMAN